

R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

67

Pour un catholicisme conquérant

Allocutions
et discours



ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

MONTREAL

1933



Bibliothèque Nationale du Québec

Pour un catholicisme conquérant

R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

Pour un catholicisme conquérant

Allocutions
et discours



ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

MONTREAL

1933



En préparation :
Hommes et Oeuvres

Imprimi potest :

AdélarD DUGRÉ, S. J.

Praep. Prov. Canad. Inf.

Nihil obstat :

Louis-C. DE LÉRY, S. J.

Censeur dioc.

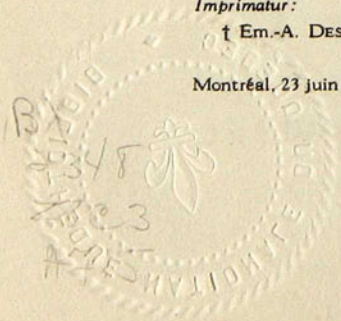
Montréal, 31 mai 1933

Imprimatur :

† Em.-A. DESCHAMPS, V. G., Év. de Thennesis

Aux. de Montréal

Montréal, 23 juin 1933



Avant-Propos

N'Y a-t-il pas quelque témérité à livrer au grand public ces pages qui n'ont pas été écrites pour lui ?

Destinées à des auditoires particuliers, ce sont eux, et eux seuls, qu'elles avaient en vue lorsqu'elles furent composées. D'où adaptation à leur mentalité, à leurs sentiments, à leur situation.

Ces spécialisations, un livre se les permet rarement. Innombrables sont ses lecteurs. Différentes leurs psychologies. L'écrivain ne peut les ignorer. Même s'il écrit pour persuader, son argumentation est moins directe, moins précise.

Comment alors des allocutions et des discours peuvent-ils être recueillis et offerts à un public composé d'éléments si divers ? Quelle influence exerceront-ils sur lui ?

Ces réflexions ne doivent pas être neuves. Plus d'un a dû se les faire et... passer outre. Car nombreux sont les recueils d'œuvres oratoires.

Si nous avons cédé, nous aussi, à la tentation de publier ces pages, c'est d'abord qu'on nous y a invité. Et la sollicitation venait de personnes

dont les conseils judicieux nous ont toujours guidé.

Puis bon nombre des sujets traités sont encore d'une brûlante actualité. Ils s'imposent à l'opinion. Entre les reprendre pour en faire un article de revue ou les présenter tels quels, ce dernier parti nous a paru le plus sage.

Le journalisme catholique, le syndicalisme confessionnel, l'observation du précepte dominical, la résistance aux infiltrations protestantes, la formation d'une élite disciplinée, autant de questions — pour n'en mentionner que quelques-unes — auxquelles est lié le sort de notre nationalité. A les résoudre suivant les directives de l'Église, nous assurerons le maintien de nos meilleures traditions, nous vivrons un catholicisme vraiment conquérant.

C'est à quoi voudraient contribuer ces modestes pages.

Le Journal catholique¹

C'EST un beau geste, messieurs, que vous accomplissez ce matin, geste bien conforme à l'esprit de votre maison dont il manifeste et accentue le véritable caractère.

Né d'une pensée catholique, le *Devoir* s'est constamment développé suivant son orientation première, et voici qu'après neuf ans d'existence, — neuf ans de lutte vaillante et éclairée, — ses chefs, fidèles plus que jamais aux directions de l'Église, viennent le consacrer solennellement au Sacré Cœur.

* * *

Que comporte cet acte ?

J'y vois deux choses : un hommage et une prière.

Un hommage d'abord. Le grand crime de la société moderne, c'est la séparation d'avec

1. Allocution prononcée à la consécration du *Devoir* au Sacré Cœur, dans la chapelle de Nazareth.

Dieu, le rejet de sa souveraineté, ce que Pie X, dans son premier discours après son élévation au pontificat, caractérisait d'un mot : le laïcisme.

Regardez les grands États qui dominent actuellement le monde, considérez soit leur politique intérieure, soit leurs relations extérieures : le Christ en est absent. Ils l'en ont banni et, du même coup, sa doctrine et son esprit.

Ce mal, hélas ! ne s'attaque pas seulement aux gouvernants impies. Des catholiques aussi en souffrent. Il opère chez eux une scission anti-naturelle. Il les divise en deux êtres : l'homme privé et l'homme public. S'ils essaient en effet de conserver Dieu dans leur vie intime, ils l'écartent de leur vie professionnelle. Erreur et illogisme ! L'homme est un, et tout son être — corps et âme — relève du Créateur. Sans lui, les moindres activités de l'esprit, les plus faibles battements du cœur ne sauraient exister. Ils lui appartiennent donc. Ils sont donc sous sa dépendance. Ils doivent donc s'exercer d'après ses lois.

Ah ! je sais bien que l'autre théorie est plus commode. La vie professionnelle, mais elle prend pratiquement toutes les heures, toutes les minutes de nos existences. Elle dirige nos

pensées, elle absorbe nos meilleures énergies. Si donc elle est soustraite à Dieu et ne relève que du moi humain, du moi orgueilleux, du moi jouisseur, arrière les lisières de l'ordre, arrière les entraves de l'honnêteté, arrière les restrictions impératives de la conscience! Et vive la liberté illimitée des affaires! Vivent les transactions louches et payantes! Vivent les salaires de famine, et les patrons qui s'engraissent et les ouvriers qui se révoltent!

Contre ce mal, votre conscience de catholiques proteste et réagit. Détenteurs d'une véritable puissance, vous entendez qu'elle s'exerce dans l'ordre, vous voulez que chacune des pièces variées qui la composent: activités intellectuelles des rédacteurs, intérêts financiers des actionnaires, travail humble et dévoué de chaque employé, soit soumise à la loi du Christ.

Et pour que cette volonté ne soit pas vaine, pour qu'elle influe véritablement sur chaque rouage de l'organisme que vous représentez, vous venez aujourd'hui, par un acte public, le consacrer au Sacré Cœur.

Hommage admirable, messieurs, à la souveraineté sociale du Christ! Hommage qui met à jamais le sceau divin sur votre maison et en

fait une demeure privilégiée; hommage qui lie chacun d'entre vous à la cause catholique, depuis le chef jusqu'au plus humble manœuvre; hommage qui honore et console pour tant d'aberrations, tant de forfaitures, tant d'insultes, le Maître divin, qui dans sa principale apparition à la bienheureuse Marguerite-Marie, découvrant sa poitrine, laissait échapper cette plainte émouvante: « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes et cependant il ne reçoit d'eux en retour que des ingraturités, des irrévérences et des sacrilèges! »

A côté de l'hommage, je vois aussi dans votre geste une prière. Le journal est une des grandes puissances du jour. Il est vraiment le maître du monde, car il est le maître de l'opinion. Il la façonne à son gré, il la dirige, il la commande. La diplomatie, la richesse, les armes peuvent bien paraître gouverner à tel ou tel moment. Au fond elles sont tributaires, elles aussi, de la presse, sans laquelle leur action se trouve paralysée. Ne voit-on pas, chaque fois que quelque grosse opération militaire, politique ou financière se prépare, ses tenants essayer de

s'emparer des journaux ? Preuve évidente qu'ils leur sont indispensables.

D'où la nécessité du journal de principes, du journal libre, du journal catholique. D'où son importance et les difficultés qu'il rencontre.

Je ne parle pas ici des intrigues qui se nouent pour l'étouffer, ni des embarras financiers auxquels il est exposé. Ces difficultés sont réelles, mais combien me paraît plus grande encore celle qui s'attache aux qualités — je ne crains pas de dire surhumaines — qu'exige sa mission.

Le journal catholique doit être d'abord un journal de doctrine. C'est la vérité qui sauve. *Veritas liberabit vos*. Nous mourons du poison de l'erreur. Il s'infiltré partout sous les formes les plus subtiles. Il gangrène les cerveaux. Il tue les meilleures âmes.

L'homme de notre siècle n'ose pas ouvrir les livres quelque peu sérieux; il n'a pas le temps d'engager une conversation à fond sur un sujet dogmatique avec une personne compétente; s'il fréquente l'église, il écoute d'une oreille distraite — et parfois d'un œil assoupi — le sermon du prédicateur. Le journal quotidien, voilà sa nourriture intellectuelle. C'est

par lui que la plupart de nos contemporains, même catholiques, se font une opinion, juste ou fausse, sur un grand nombre de questions d'actualité: éducation, travail, organisation professionnelle, rapports de l'Église et de l'État, immunités ecclésiastiques. Quelques-uns de ces sujets demandent une compétence spéciale. Aussi serait-il à souhaiter que des théologiens fournissent au journal catholique une collaboration régulière. Ce fut autrefois une des grandes forces de *l'Univers*. Mais même avec cette collaboration, les rédacteurs ordinaires auront à traiter maintes questions où les principes sont en jeu. Il leur faut donc une sûreté doctrinale qui exige certes de fortes études, mais qui a besoin aussi des lumières de l'Esprit-Saint.

Le journal catholique doit être ensuite un journal militant. Il ne doit pas craindre de toucher aux questions brûlantes. Ce sont les seules, disait Louis Veuillot, qui soient vivantes. Si elles n'irritaient pas, elles ne vivraient pas. Il défendra donc les droits de l'Église, les droits de la nationalité, les droits de la famille, les droits du croyant, de quelque côté que viennent les attaques. Il saura même parfois les pré-

venir et, grâce à une vigoureuse offensive, amortir leurs coups. Il s'opposera aux injustices, il dénoncera les trahisons, il flagellera le vice. Comme celui-ci est plus remuant que la vertu, comme il grouille au fond de presque toutes les questions actuelles, le journal catholique sera sans cesse à l'affût, guerroyant plus souvent que bénissant. Tâche qui n'est pas si facile qu'on pourrait le croire. D'un côté, l'écueil de la faiblesse, de la lassitude: on est tenté de donner quelque répit à sa plume, de ménager un ami, de faiblir devant les cris apeurés des lâches; de l'autre, celui de la violence: la charité, qui garde toujours ses droits, risque de recevoir, dans le feu du combat, quelques accrocs. Tâche donc qui requiert du courage, de l'indépendance d'esprit, de l'abnégation.

Le journal catholique doit être enfin un journal intéressant. C'est essentiel à sa diffusion. Ni l'esprit de parti, ni la curiosité morbide, qui se repaît de meurtres et de scandales, ne lui fourniront des lecteurs. Sa propre valeur sera son principal agent de propagande. Or, un journal intéressant, c'est un journal bien rédigé — aux articles vivants, actuels, variés;

c'est un journal bien informé, ne racontant pas, évidemment, tous les potins de salons et toutes les rumeurs de la rue, mais donnant avec exactitude les nouvelles du jour et tenant ses lecteurs au courant des grands événements du monde; c'est un journal bien imprimé, bien plié, bien expédié, à temps et à la bonne adresse; c'est un journal enfin bien administré. Mais cet ensemble de qualités — et ceux-là seuls qui sont du métier le savent — demande de chaque collaborateur un dévouement sans relâche: sacrifices d'argent des directeurs; recherches, études, courses fatigantes des rédacteurs; attention constante du moindre employé.

Résumons. Lumières de l'Esprit-Saint pour que le journal diffuse la bonne doctrine, courage et abnégation pour qu'il livre de bons combats, dévouement continuel pour qu'il soit intéressant et plaise à ses lecteurs: où donc, messieurs, puiser ces qualités, que j'appelle de nouveau surhumaines, si ce n'est dans le Cœur adorable de Jésus ?

Vous l'avez compris. Et c'est pourquoi vous êtes ici ce matin, joignant à votre hommage une prière ardente. Comment le Sacré Cœur ne l'entendrait-il pas, lui qui n'a cessé de

battre, lui qui a donné tout son sang pour le bien des âmes et la gloire divine ? Comment ne bénirait-il pas une œuvre comme la vôtre, destinée à étendre son règne, à conserver la foi au sein de notre race et à y faire fleurir les vertus chrétiennes ?

Plus que jamais de telles œuvres sont nécessaires. Nous assistons à une poussée formidable des forces révolutionnaires. Une guerre à fond — déchaînée par les Loges — est engagée sur tous les points du monde contre le catholicisme. Bien aveugle celui qui croirait que notre pays y échappera. Déjà les clairons ennemis ont sonné la charge et des assauts individuels, préludes des grandes batailles de demain, se sont produits.

Chevaliers des temps modernes, comme Pie X appelait les journalistes, vous prendrez, messieurs, une part prépondérante à cette lutte. Elle s'annonce rude et longue. Vous ne pouviez mieux vous y préparer que par la cérémonie de ce matin. Qu'elle soit comme votre veillée d'armes ! Rapportez-en une intelligence plus claire de vos devoirs, une volonté plus ferme de les accomplir, la discipline et l'élan des troupes d'élite.

Et que le Sacré Cœur, touché de votre geste, fasse descendre, comme il l'a promis, sur votre œuvre, sur vos familles, sur chacun de vous la plénitude de ses dons! C'est la grâce que je vous souhaite.

Le syndicalisme confessionnel¹

MES FRÈRES,

L'Église des Trois-Rivières surabonde, ce matin, de joie et de fierté. Vous pouvez le constater vous-mêmes: ce temple, image matérielle de son corps mystique, a revêtu ses ornements de fête et les cérémonies liturgiques s'y déroulent avec toute l'ampleur des grandes solennités.

Pourquoi cette pieuse allégresse ? C'est que l'Église reçoit aujourd'hui, dans la personne des membres des unions ouvrières catholiques, ses fils privilégiés: des hommes qu'elle a tirés de la situation inférieure où les avait placés le paganisme, auxquels elle a tracé une règle salutaire de vie et qui, lui étant fidèles, sont devenus une force. En vous accueillant ce matin, mes frères, l'Église reçoit en effet l'ouvrier, l'ouvrier organisé, l'ouvrier organisé d'après les principes

1. Sermon à la messe d'ouverture du III^e Congrès des Syndicats nationaux catholiques tenu aux Trois-Rivières.

catholiques. Voilà pour elle trois motifs puissants de se réjouir. Nous allons les exposer brièvement.

* * *

L'Église catholique reçoit aujourd'hui l'ouvrier.

Chaque jour, il est vrai, dans des milliers de temples, dans ceux surtout de nos bonnes villes canadiennes-françaises, on rencontre des ouvriers, excellents catholiques, qui viennent s'agenouiller devant l'autel avant de se rendre à leur^s travail. Mais ils sont là confondus, mêlés avec les hommes des autres professions. Aujourd'hui, vous êtes, pour ainsi dire, distincts de ces hommes. C'est comme ouvriers que vous venez ici, et c'est comme ouvriers que l'Église vous reçoit.

Qu'est-ce donc que l'ouvrier ? L'ouvrier, c'est le travailleur manuel, l'humble salarié, qui gagne péniblement sa vie et celle de sa famille par le travail de ses bras, à la sueur de son front. Cet homme a toujours existé, mais il n'a pas toujours été considéré de la même manière. Vous savez ce qu'il était chez les païens. Un esclave, une bête de somme. On

le traitait comme on traite un animal, un être sans âme. Mais le Christ parut. Et de son passage sur la terre, un des plus grands bienfaits fut la transformation de la situation de l'ouvrier: il la relève, il l'ennoblit, il la sanctifie. De quelle manière? La seule vraiment efficace, la seule, j'oserais dire, qui pût être digne de lui. D'une manière royale, d'une manière divine. Il se fait ouvrier. Oui, lui, le maître du ciel et de la terre, le souverain à qui obéissent toutes les puissances, revêtant notre nature humaine, choisit comme condition sociale non celle d'un monarque à laquelle il avait droit, mais celle d'un artisan, de l'artisan alors méprisé et maltraité. Il repousse le manteau de pourpre pour endosser la tunique du pauvre, il rejette le sceptre royal pour prendre l'humble rabot du charpentier.

Ainsi, durant toute sa vie, Jésus, librement, ne fut pas autre chose qu'un ouvrier. Comme vous, mes frères, il mania de rudes outils et ses mains devinrent calleuses à leur contact; comme vous, il vécut de la sueur de son front, occupé à de durs travaux; comme vous, il connut les angoisses et les souffrances d'une existence peu fortunée. Mais en même temps, du coup, il re-

leva votre profession, il la délivra du mépris dont l'écrasaient tous les siècles précédents, il la marqua d'une noblesse qu'aucun titre sur la terre ne peut ni dominer ni effacer: la noblesse divine, la noblesse du Fils de Dieu.

Vous me direz que l'humilité et la souffrance sont restées quand même attachées à votre condition: c'est vrai, mais c'est parce qu'elles constituent les droits d'entrée au ciel, et que même les grands de la terre sont obligés d'y recourir pour jouir de ce bonheur. Jésus-Christ d'ailleurs voulut qu'elles ne dépassent pas une certaine limite et il imposa aux hommes, dans ce but, les règles de la justice et de la charité. Il voulut surtout que l'Église — héritière de son esprit — continuât l'œuvre de relèvement qu'il avait entreprise. Il lui donne pour chef un ouvrier: Pierre, le batelier; il choisit pour prêcher l'Évangile et fonder des chrétientés une petite phalange où dominant les hommes de votre condition; il laisse une doctrine qui, devant l'autel, nivelle les classes et met le pauvre à côté du riche, si bien que saint Paul peut écrire: « Il n'y a plus de différence entre le Juif et le Gentil, l'esclave et l'homme libre..., tous vous êtes un en Jésus-Christ. »

A cette orientation de son fondateur, l'Église, mes frères, est toujours demeurée fidèle. Plus actif à cause des circonstances à telle ou telle époque, son amour de prédilection pour la classe ouvrière n'a cependant jamais faibli. Elle a rappelé constamment aux grands leurs devoirs de justice et de charité, elle s'est opposée énergiquement à leurs empiétements ou à leurs oppressions, elle a multiplié les œuvres et les institutions de secours, elle a secondé toutes les justes revendications du peuple, elle a aidé ses initiatives et ses organisations. Faut-il vous rappeler quelques exemples: les Jean Chrysostome et les Grégoire de Nazianze stigmatisant le mauvais usage des richesses, les grands évêques de l'Europe allant exposer vos intérêts au Vatican ou les défendre devant les grands propriétaires anglais et jusqu'à la tribune du Parlement français ?

Mais pourquoi chercher des exemples ailleurs ? Qui donc, dans ce pays, qui donc, dans cette ville, ouvriers, vous a aidés dans tous vos besoins ? Qui a ouvert des écoles pour vos enfants, des hôpitaux pour vos malades, des asiles pour vos orphelins, des maisons pour vos réunions professionnelles ? L'Église ! L'Église par

son évêque, l'Église par ses prêtres et ses communautés religieuses, l'Église par ses laïques les plus dévoués. Et c'est pourquoi, fidèle aux enseignements et à l'exemple du Christ, fidèle à ses traditions, l'Église des Trois-Rivières est si heureuse aujourd'hui, ouvriers accourus de tous les points de la province, de vous recevoir dans son temple et de vous dire: Vous êtes les bienvenus à la place d'honneur, car vous êtes mes fils privilégiés, les frères de Jésus-Christ, l'humble charpentier de Nazareth.

La profession de l'ouvrier réhabilitée, il s'agissait maintenant de lui garder ses titres de noblesse, d'empêcher qu'elle ne retombât peu à peu dans sa triste situation d'autrefois, qu'elle ne redevînt un pur esclavage. A cette déchéance, deux agents pourraient contribuer: les patrons et les ouvriers eux-mêmes. Les patrons en profitant de circonstances favorables, pour ressaisir leur ancienne domination; les ouvriers en compromettant, par leur conduite ou leur incompétence, leur nouvel état d'hommes libres. Comment se protéger contre ce double danger ?

De tous les moyens humains qui s'offraient alors, le plus efficace était, sans conteste, l'association. L'Écriture nous le dit: L'union fait la force. *Frater qui adjuvatur a fratre, sicut civitas firma*. La nature, d'ailleurs, nous donne la même leçon. Regardez le grain de sable. Seul, il n'est rien; mais ajoutez-le à d'autres grains de sable, il devient le rivage inébranlable qui arrête les flots tumultueux de l'océan. Regardez la goutte d'eau. Seule, elle n'est rien; mais ajoutez-la à d'autres gouttes d'eau, elle devient le torrent qui fait marcher les usines, le fleuve majestueux qui féconde les terres, la mer immense qui relie les deux mondes. Regardez surtout l'homme. Seul, qu'est-il, si bien doué qu'il soit? Presque rien. Mais unissez-le à d'autres hommes, ne fût-ce qu'à une poignée, et il devient une force invincible, capable d'accomplir les entreprises les plus difficiles ou de mener à son gré les foules désunies. Aussi, chaque fois qu'un homme a voulu faire quelque chose de grand, de solide, de durable, il s'est associé à d'autres hommes. Et vers qui s'est-il tourné? Vers ceux dont les intérêts étaient identiques aux siens. De là ces

groupements nombreux et puissants qui, sous des noms différents: académies, collèges, syndicats, associations, lient ensemble ceux qui veulent le succès des mêmes idées, des mêmes entreprises, de la même profession.

Rien de plus naturel, rien de plus juste! Ce droit, l'Église l'a toujours reconnu. Et l'une de ses gloires, que des démagogues peu scrupuleux essaient maintenant de lui enlever, c'est précisément d'avoir encouragé, d'avoir poussé l'ouvrier à l'exercer. Sous son égide, se formèrent les Corporations du Moyen Age, si bienfaisantes à la classe des travailleurs. Là, la dignité de leur profession fut sauvegardée; là, chacun de ses membres put se développer, grandir, vivre heureux; là, l'union avec le patron s'établit sur des relations cordiales et justes.

L'Église n'a pas varié dans ses sentiments et ses idées. Ce qu'elle encourageait jadis, elle l'encourage encore aujourd'hui. En vous recevant ce matin, mes frères, elle savait bien qu'elle ne recevait pas de simples ouvriers, mais des ouvriers organisés, les continueurs des corporations d'autrefois. Quand vous êtes entrés dans cette cathédrale, il lui a semblé

revivre les beaux jours de jadis où chaque corps de métier, bannière en tête, venait prendre sa place devant l'autel. Et voilà pourquoi son âme a tressailli d'allégresse, voilà pourquoi elle a revêtu ses habits de fête, voilà pourquoi elle vous accueille, ouvriers organisés, de tout son cœur de mère aimante et fière.

La fin du XVIII^e siècle fut marquée, vous le savez, par de profonds bouleversements. Déchaînée sur l'Europe, la Révolution emporta dans son tourbillon destructeur presque toutes les institutions existantes. Les corporations ne furent point épargnées. Elles s'étaient, il est vrai, quelque peu écartées de leur esprit premier. Mais, réformées, elles auraient pu rendre encore de grands services. Défense d'exister fut faite à toute association, à tout groupement d'ouvriers. Privé de cet appui nécessaire, l'artisan retomba dans ses anciennes misères. Un joug de plus en plus tyrannique pesa sur lui. Isolé, il ne pouvait se défendre. Liée, elle aussi, tenue à l'écart de la vie publique, cruellement persécutée, l'Église était incapable de lui venir en aide. Dans le cœur des ouvriers s'accumulèrent alors la colère, la haine, l'envie. Le

socialisme en naquit, réaction violente et erronée contre une situation d'ailleurs injuste.

Mais le catholicisme reprit peu à peu son influence. La situation des travailleurs manuels attira aussitôt son attention. Des ecclésiastiques et des laïques de marque, venus de divers pays de l'Europe, se rencontrèrent en des congrès sociaux. Un programme de doctrine et d'action fut soigneusement élaboré puis envoyé à Rome. C'était le prélude du grand acte pontifical dont l'influence allait être si profonde.

Au Vatican régnait alors un Pontife éminent. Après avoir longtemps réfléchi, consulté, prié, Léon XIII résolut d'intervenir dans l'âpre conflit qui divisait la société. Hardiment, sans s'occuper de ces esprits étroits ou sectaires pour qui l'Église doit restreindre son action aux choses purement spirituelles, il publia sa fameuse encyclique *Rerum novarum* sur la condition des ouvriers. L'ouvrier, affirme-t-il énergiquement, se trouve presque partout dans un état de misère imméritée. Cette situation injuste est intolérable, il faut la faire cesser. Et retraçant ses causes morales et économiques, il en indique en même temps les remèdes salutaires.

Parole ferme et lumineuse. Ce fut à travers le monde comme un éblouissement. Depuis si longtemps que l'humanité souffrait, qu'elle se débattait dans les ténèbres, que les meilleures intelligences ne parvenaient pas à s'entendre pour la sauver, enfin, des hauteurs du Vatican une grande lumière jaillissait. Elle chassait l'obscurité, elle montrait clairement le but à atteindre, elle indiquait les voies qui devaient y conduire. Or, parmi ces voies, les associations ouvrières tenaient une première place. Mais, cette fois, l'Église distinguait. Jadis, dans un siècle chrétien, les corporations avaient pu s'établir sans encombre, animées d'un excellent esprit et groupant tous les ouvriers. Aujourd'hui, sous le souffle impie de la Révolution, une mentalité nouvelle s'était développée chez un bon nombre de travailleurs. Ils ne reconnaissaient plus qu'une religion: le socialisme; qu'un dogme: la lutte des classes; qu'une fin dernière: la jouissance ici-bas. Les ouvriers catholiques devaient-ils s'unir avec ces hommes, ou se grouper à part, dans des associations qui s'inspireraient de leur foi? Léon XIII n'hésita pas. Ce sont des associations catholiques, leur dit-il, que vous devez fonder.

Cette sage direction n'a fait que s'accroître dans ces derniers temps. Le successeur immédiat de Léon XIII, Pie X, y a fortement insisté. Non seulement il défend aux fidèles l'entrée des unions socialistes, mais encore il réprime énergiquement les unions neutres. Ainsi, dans son Encyclique aux évêques d'Allemagne, il montre les graves périls que ces unions, même si elles se proclament chrétiennes, font courir à la foi des catholiques, et conclut qu'à moins de cas exceptionnels dont l'épiscopat est juge, il faut s'en écarter.

Tenus, par leur charge, de transmettre aux fidèles les directions de Rome et de les appliquer à notre situation, nos évêques n'ont pas manqué de diffuser cet enseignement. Dernièrement encore, le chef vénérable de l'Église canadienne, écho des décisions très claires du premier concile plénier de Québec, en soulignait l'importance et l'opportunité pour notre pays.

Vous l'avez d'ailleurs compris vous-mêmes, mes frères, puisque vous vous êtes enrôlés dans des unions ouvrières catholiques. Vous avez compris que le catholicisme, puisqu'il embrasse toutes les activités de l'homme, doit

pénétrer non seulement votre vie privée et religieuse, mais encore votre vie professionnelle et sociale; vous avez compris que les sociétés comme les individus sont obligés de rendre à Dieu un culte public, de professer sans timidité les enseignements qu'il nous donne par le magistère de l'Église; vous avez compris que les principales questions débattues dans vos associations: contrat de travail, salaire, grèves, relèvent en partie de la morale, et par conséquent mettent en cause des principes; vous avez compris enfin que dans de telles circonstances il était intolérable que vous eussiez comme chefs des hommes habitant un autre pays et étrangers, pour ne pas dire hostiles, à vos croyances et à vos aspirations nationales. Et suivant la voix de votre conscience, de votre patriotisme, j'oserais même dire du simple bon sens, vous avez fondé vos unions à vous, catholiques et françaises, capables de vous obtenir le triomphe de vos droits sans vous faire oublier vos devoirs, sans déchaîner la guerre sociale, sans fouler aux pieds vos traditions, sans mettre en danger votre foi.

En cela, mes frères, vous avez été fidèles aux enseignements de l'Église. Et c'est la

dernière raison, c'est la raison principale qui la rend si joyeuse et si fière aujourd'hui. Elle reconnaît en vous ses vrais enfants, nourris de la moelle de sa doctrine, enfants encore jeunes, mais robustes, dont les groupes disciplinés s'étendent déjà d'un bout à l'autre de la province, espoir des sombres lendemains, seule digue qui puisse arrêter les flots montants de la révolution.

Membres des unions ouvrières catholiques, l'Église vous salue ce matin avec joie. Elle salue en vous la floraison magnifique de ses idées sociales; elle salue en vous la force grandissante du travail organisé suivant les directions de Rome, elle salue en vous l'un des éléments vitaux de cette organisation professionnelle qu'elle préconise et dont la réalisation, dissipant la discorde et la haine des classes, assurerait la bonne entente et la paix au sein des sociétés.

Il ne me reste, mes frères, qu'à ajouter un mot comme conclusion de ce discours. Cette confiance fière et joyeuse que vous témoigne l'Église, veillez à vous en rendre de plus en plus dignes. Comprenez toutes les responsabi-

lités qu'elle vous impose. Instruisez-vous de votre mieux de la doctrine sociale catholique. Soyez prêts à abandonner généreusement telle idée qui vous est chère dès lors que l'Église la considère comme fausse ou dangereuse. Ayez confiance dans vos aumôniers. Imprégnez-vous de plus en plus de l'esprit surnaturel. Allez souvent aux sources où il s'alimente: la communion fréquente et la retraite fermée. En un mot, partout et toujours, pensez, parlez, agissez, vivez en véritables catholiques.

Notre pays a actuellement les yeux fixés sur la classe ouvrière. En même temps que vous siégez ici, un autre groupe de travailleurs se réunit dans une ville de la province voisine. Vous représentez deux tendances, deux nationalités, deux civilisations différentes. Que sortira-t-il du groupe international, travaillé par des éléments divers et ne reposant sur aucun principe ferme ? Le bolchévisme pur ou le bolchévisme mitigé ? Je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est qu'il sortira d'ici quelque chose de meilleur, quelque chose de progressif sans être révolutionnaire, quelque chose de salutaire aux ouvriers sans être perturbateur de l'ordre, parce que basé sur les principes chrétiens.

Et, encore une fois, dans ce dualisme ethnique et surtout social que présente notre pays, ce sera l'élément français et catholique qui se révélera supérieur, ce sera la population tant décrite de la province de Québec qui donnera le spectacle si rare, à l'heure actuelle, peut-être unique sur la surface de la terre, d'une force ouvrière nationale, cherchant et trouvant le progrès de ses membres dans l'ordre, dans la bonne entente, dans la fidélité aux enseignements du Christ.

Que cette pensée, mes frères, guide vos délibérations et en fasse jaillir, en ces temps de crise aiguë, des solutions libératrices dont s'honoreront votre race et l'Église!

III

La formation d'une élite¹

L'ŒUVRE que bénit aujourd'hui l'Église peut vous paraître petite si vous la comparez à plusieurs autres qui font la gloire de cette ville. Ce n'est, en effet, ni un hôpital dont les vastes salles accueillent de nombreux malades, ni un orphelinat qui préserve de la misère des centaines de pauvres enfants, ni une école où des maîtres dévoués enseignent à la jeunesse les sciences humaines et les dogmes chrétiens. Trente hommes à peine trouveront place ensemble dans cette maison et chacun n'y pourra rester que trois jours.

Et cependant, quoi qu'en disent les apparences extérieures, il n'est pas, à l'heure actuelle, — tel est l'avis de juges compétents, l'avis des Souverains Pontifes et des évêques, — d'œuvre plus bienfaisante, plus efficace, plus nécessaire que celle qui va s'opérer sous ce toit. Je vou-

1. Bénédiction de la Villa Manrèse, à Québec.

drais, dans ces quelques minutes d'entretien, établir la vérité de cette assertion.

De plus en plus, la société moderne se divise en deux camps bien tranchés: d'un côté les disciples du Christ, de l'autre ses adversaires. Ceux-là même à qui la neutralité aurait mieux convenu se trouvent comme obligés par les circonstances de prendre position. La plupart des questions qui agitent aujourd'hui l'opinion se rattachent en effet par quelque lien à la morale et relèvent par conséquent des directions de l'Église. Ainsi la plus actuelle et la plus angoissante de toutes, la question sociale. C'est pourquoi la parole de Notre-Seigneur est plus vraie que jamais: « *Qui non est mecum contra me est.* Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. »

Or, auquel des deux camps, dans cette lutte vitale qui dépasse toutes les autres puisqu'il s'agit des âmes, ira la victoire? Est-ce au plus nombreux? La psychologie, que confirme d'ailleurs l'histoire, nous enseigne le contraire. Ce ne sont pas les foules qui, dans le domaine moral surtout, remportent les batailles décisives. Ce sont les élites, c'est-à-dire les groupes d'hommes aux convictions tellement profondes

qu'ils mettent à leur service un dévouement et une ardeur sans bornes.

Détentrice de la vérité, l'Église devrait avoir en tous pays de ces élites. N'est-ce pas de la vérité que naissent les convictions ? Si l'erreur en crée, ce ne peut être qu'accidentellement : par ignorance ou sophisme. Et cependant Pie X a pu dire : « Ce dont l'Église a le plus besoin à l'heure actuelle, ce sont des catholiques d'élite. » D'où vient donc, messieurs, cette étonnante lacune ? N'est-ce pas du fait que toute conviction profonde repose sur un travail personnel de réflexion, et que les hommes d'aujourd'hui ne savent plus réfléchir ?

La plupart, en effet, vivent une vie extériorisée, surmenée, fébrile. Ils sont pris dans un tourbillon, tourbillon des affaires ou des plaisirs. Et tout y passe : leur temps, leur activité, leurs énergies. Ils n'en ont pas même assez pour les exigences de ce Minotaure moderne. Comment pourraient-ils s'arrêter, rentrer en eux-mêmes, réfléchir aux choses éternelles ? Et alors, nécessairement, c'est une religion de surface, de routine qu'ils pratiquent, une religion d'actes extérieurs, non de principes vitaux. D'où un catholicisme froid, languissant, sans

sève. Ah! qu'on parle à ces chrétiens de quelque affaire à lancer, d'une entreprise payante, le projet suscite des enthousiasmes, éveille des désirs, crée des énergies; mais qu'on leur parle de défense de la religion, d'œuvres sociales, d'apostolat, aucune fibre ne remue en eux, aucune ardeur ne se manifeste, aucune activité ne s'ébranle. C'est le renversement des valeurs. Les choses de la terre ont pris pied sur les choses du ciel. Disette, par conséquent, d'élite catholique, et de là danger de défaite pour l'armée du Christ, fût-elle la plus nombreuse, dans cette lutte perpétuelle que lui livrent les puissances de l'enfer.

A ce mal, messieurs, le remède est tout indiqué. Puisqu'il a sa source dans le manque de réflexion, il faut ramener les hommes à se recueillir, à rentrer en eux-mêmes, à méditer sur les grandes vérités. Et comme la chose est difficile au milieu du bruit et des affaires, il n'y a qu'un moyen pratique: sortir de son milieu, s'isoler de ses occupations et de sa famille, disons le mot: se mettre... en retraite.

Cette solution comporte, en outre, cet incomparable avantage que, loin ainsi du bruit, l'homme peut non seulement réfléchir, mais

encore entendre en lui la voix de Dieu. « *Non in commotione Deus*. Dieu ne parle pas dans le bruit. » Il veut la solitude, il veut le silence, il veut le recueillement. Et là il se révèle aux âmes, il les comble de lumières et de grâces, il leur infuse son esprit, il les trempe pour la lutte.

Regardez ce qui s'est passé au cénacle. Malgré les enseignements de Notre-Seigneur les apôtres étaient restés faibles, bornés, attachés aux choses de la terre. On les vit tous fuir quand leur Maître fut arrêté. Que fait alors Jésus ? Au moment de remonter vers son Père, il leur demande de s'enfermer dans le cénacle, d'y vivre quelques jours dans la prière et la méditation. Les apôtres acceptent. Et vous savez la transformation merveilleuse qui s'opère alors. Du premier au dernier : Pierre, Jacques, Jean, Thomas, Barthélemy, Matthieu..., tous, sentent passer sur leur âme un souffle mystérieux. C'est l'Esprit-Saint qui les envahit, qui consume en eux les affections terrestres et les embrase de l'amour divin. Aussi voyez-les à leur sortie. Ce ne sont plus les mêmes hommes. De faibles ils sont devenus forts, d'égoïstes généreux, de terre à terre surnaturels. Rien maintenant ne les effraie, rien

ne les arrête. Pour étendre le règne du Christ ils entreprennent de longs voyages, ils supportent les plus rudes souffrances, ils donnent même leur vie. Sacrifice fécond ! Cette petite poignée d'hommes remue le monde. Elle répand partout cette semence d'Évangile qui devait couvrir la terre de l'admirable floraison d'œuvres et de vertus dont se glorifie depuis vingt siècles le christianisme.

Ah ! dites-moi, messieurs, y a-t-il dans les annales de l'humanité, après le don de Notre-Seigneur lui-même, une œuvre plus féconde que celle qui transforma ainsi les apôtres et par eux le monde entier ?

Grâce à Dieu, grâce à son origine surnaturelle, cette œuvre s'est perpétuée à travers les âges. Nombreux sont ceux qui ont goûté sa bienfaisante discipline. Le clergé et les communautés religieuses y furent bientôt tenus par leurs règles. Puis l'usage s'en étendit peu à peu aux laïques, hommes et femmes. Des maisons s'ouvrirent à cette fin. C'est là que se sont formés ou retrempés la plupart des catholiques qui se distinguèrent, durant le dernier siècle, au service de l'Église : O'Connell, Garcia Moreno, Windthorst, Louis Veuillot,

Godefroy Kurth, le comte de Mun; c'est là que des nations entières comme la Belgique, ou certaines régions comme le Nord de la France, ont puisé la force de maintenir chez elles une foi vivante et agissante.

Plût au ciel que ces retraites eussent été établies et fréquentées ainsi dans tous les pays. L'Église n'y aurait pas souffert les persécutions dont elle a été abreuvée. « Tout est assuré, ne craignait pas d'affirmer le cardinal Guibert, si les chrétiens veulent donner trois jours aux vérités éternelles. » Et Léon XIII: « Dieu veuille que ces maisons de retraites se multiplient. En des temps si troublés c'est un besoin de premier ordre. »

Le Canada devait posséder les siennes. Le besoin d'une élite se fait sentir, en effet, ici comme ailleurs. Notre peuple, vous le savez, n'est pas à l'abri des vents mauvais. Et ils semblent souffler aujourd'hui plus violemment que jamais. La classe ouvrière est travaillée par les doctrines révolutionnaires, par le désir de jouir et de dominer; la classe dirigeante tend à secouer le joug de la foi, à le rendre du moins plus léger, à le reléguer surtout au foyer et à l'église. Qui résistera à ces courants dangereux ?

qui les empêchera d'entraîner les foules si faciles à pervertir ? Seule, une élite. Elle commence heureusement à se constituer. Grâce au travail accompli depuis quelques années par les retraites fermées, ici en particulier et à Montréal, il existe maintenant, en différents endroits du pays, des groupes de catholiques convaincus, dévoués, unis. Et déjà, sous l'influence de leur action, des idées plus saines pénètrent la masse, une mentalité nouvelle se crée, vraiment soucieuse des droits de Dieu, attachée à nos meilleures traditions, nettement hostile aux théories subversives de l'ordre social et de la foi catholique.

C'est pour affermir ce mouvement salulaire, c'est pour lui donner dans votre région un plus grand développement que vous ouvrez aujourd'hui cette nouvelle et spacieuse maison. N'avais-je pas raison de proclamer tout à l'heure son importance capitale ? La ville de Québec occupe dans notre pays une position stratégique. Elle est, pour les Canadiens-Français, comme le promontoire de la race, l'endroit élevé où plane l'esprit des grands ancêtres, le centre de ralliement vers lequel se tournent de tous les points de l'Amérique les

regards et les cœurs français pour y trouver la lumière qui éclaire, le mot d'ordre qui guide, l'exemple qui stimule. Ici plus qu'ailleurs, par conséquent, les élites sont nécessaires et pour les former, des maisons comme celle-ci. En elles se trouve vraiment enclos le salut de demain.

Que cette Villa Manrèse soit donc une véritable forteresse du catholicisme! Que, de toutes les paroisses de cette région, des hommes y accourent, de tout âge, de toute catégorie, de toute profession, depuis le plus haut magistrat jusqu'au plus humble ouvrier; qu'ils y retrempent leur âme dans le creuset de la méditation et du silence; qu'ils en repartent, comme les apôtres du cénacle, ardents à propager le règne du Christ! Et alors, viennent les vents mauvais, viennent les bourrasques et les orages, nous n'aurons rien à craindre.

Jadis une poignée de héros, sortie de Ville-Marie et commandée par Dollard des Ormeaux, arrêta au Long Sault des hordes sauvages et sauva la colonie menacée dans son existence; de nos jours, d'autres poignées de héros, sorties des maisons de retraites, arrêteront les hordes de l'impiété et sauveront notre race menacée dans ses traditions et dans sa foi.

Contre le protestantisme envahissant¹

LORSQUE Jésus-Christ établit son Église, il lui promit une assistance toute particulière : « Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Cette promesse s'est amplement réalisée. Aux heures les plus critiques, alors que, sous les assauts combinés de puissances formidables, la foi semble devoir sombrer, soudain surgit, suscité par Dieu, un apôtre valeureux. Doué de qualités diverses suivant les circonstances, mais animé toujours d'un zèle ardent que guide l'Esprit-Saint, il rallie — ainsi qu'un général accouru au soir d'une bataille perdue — les troupes en déroute et ramène la victoire sous l'étendard du Christ.

Tel fut, mes frères, l'intrépide soldat que Rome canonisait récemment et que nous fêtons

1. Panégyrique de saint Pierre Canisius, de la Compagnie de Jésus, prononcé dans l'église de l'Immaculée-Conception, à Montréal.

aujourd'hui, Pierre Canisius, membre de la Compagnie de Jésus, second apôtre de l'Allemagne et docteur de l'Église.

L'exemple de cette vie est trop fécond pour que nous la laissions sous le boisseau. Mais il faudrait de longs discours et de gros volumes pour en raconter les phases merveilleuses. Je me contenterai ce soir de vous exposer brièvement l'effort prodigieux qu'accomplit Canisius pour arracher sa patrie au protestantisme envahissant. Quelques leçons opportunes en jail-
liront d'elles-mêmes.

* * *

L'hérésie ne s'implante pas du premier coup dans un pays profondément catholique. Il lui faut un terrain déjà préparé, des âmes qu'une foi vacillante ou des mœurs corrompues rendent faciles à conquérir. Il en était ainsi en Allemagne quand Luther leva l'étendard de la révolte. L'ignorance religieuse sévissait alors dans toutes les classes sociales. Non seulement le peuple, mais la bourgeoisie, la noblesse, le clergé lui-même en souffraient. Le moine apostat s'en aperçut. C'est par cette brèche qu'il résolut de s'emparer de l'âme allemande.

En quelques articles courts et habilement rédigés, il condensa sa doctrine puis la répandit à travers le pays. Incapables de discerner ce que ces théories nouvelles avaient de faux, fascinés par la forme séduisante dont elles étaient revêtues, attirées surtout par leur morale facile, les foules s'y rallièrent. Quand Luther mourut, les neuf dixièmes des Allemands étaient déjà gagnés à l'hérésie.

Cette faiblesse doctrinale, Canisius en saisit lui aussi toutes les conséquences. Et des différents moyens qui lui parurent aptes à réparer les ravages du luthérianisme, le premier fut d'instruire ses compatriotes, de leur réapprendre la vraie doctrine de l'Évangile, de faire briller dans son pur éclat la vérité catholique.

Tâche immense, et qui en aurait fait reculer plus d'un, mais pour laquelle, grâce à Dieu, le vaillant apôtre était admirablement préparé. Nourri de la moelle des Écritures et des saints Pères, possédant à fond la théologie scolastique, doué d'une rare puissance de travail, animé d'un zèle généreux, joignant à l'amour de Dieu l'amour légitime de sa patrie, formé par les Exercices spirituels aux fortes disciplines religieuses, disciple d'Ignace de Loyola dont il

avait appris qu'il faut prier comme si tout dépendait de Dieu mais agir comme si tout dépendait de soi, il descendait dans l'arène revêtu de science et de force, marqué déjà du signe de la victoire.

Mais quelle arme va-t-il choisir ? Ici encore l'Esprit de Dieu l'inspire. Paul, le grand apôtre, Boniface jadis en Allemagne, François Xavier plus récemment aux Indes et tous les missionnaires de l'Évangile, peut-on dire, ont surtout manié jusqu'ici le glaive de la parole. C'est l'arme traditionnelle. *Praedicate Evangelium omni creaturae*. Canisius va s'en servir. Il sera l'un des grands prédicateurs de son époque. Devant les auditoires les plus variés, devant l'empereur et les princes, devant les évêques et le clergé, devant les théologiens protestants, devant le peuple, au Concile de Trente, à la Diète d'Augsbourg, au colloque de Worms, dans les grandes cathédrales de l'empire comme dans les plus humbles chapelles, son verbe puissant, tour à tour pressant ou incisif, familier ou solennel, simple ou profond, éclairera les intelligences et stimulera les volontés.

Mais il sent bien que cet apostolat est forcément restreint par l'espace et le temps. Si

éloquente que soit une parole humaine, les quatre murs d'une église en arrêtent l'élan. Souvent aussi le souffle du jour en emporte le souvenir. Ceux que les affaires ou les préjugés retiennent à leurs foyers, ceux que le tyrannique esclavage des passions éloigne de la chaire chrétienne, comment les atteindre ? Comment, aussi, fixer dans les esprits distraits cet enseignement fugitif ? comment lui donner un caractère de permanence qui prolonge son action, qui permette d'y revenir aux heures plus tranquilles ou plus propices ?

A des temps nouveaux il fallait une arme nouvelle. Canisius eut le grand mérite de le comprendre. A côté de la parole, il plaça la plume ; à côté de la chaire, il dressa le livre. Sans doute, il ne fut pas le premier à mettre au service de l'Église cette force incomparable. D'autres déjà l'avaient utilisée avec succès, mais aucun avant lui n'y attacha une telle importance et n'en sut tirer d'aussi remarquables effets.

La liste des ouvrages de Canisius est longue. Entre tous brille son catéchisme. C'est la connaissance de leur religion, s'était-il dit, qui manque surtout aux catholiques de nos jours ;

c'est à cause de cette ignorance qu'un grand nombre sont devenus la proie de l'hérésie. Pour préserver les uns et ramener les autres, rien ne vaudra comme le simple exposé de la doctrine. La vérité parle par elle-même. Il suffit de la présenter clairement aux esprits droits pour qu'ils deviennent ses adeptes. Et dans un style simple, limpide, populaire, volontairement calme et dénué de toute polémique, il déroule l'enseignement du Christ et de son Église. Aucune attaque contre le protestantisme. Ses chefs n'étaient même pas nommés. Mais sous cette trame si serrée, faite surtout de textes de l'Écriture et des saints Pères, l'erreur ne pouvait subsister. Elle s'écroulait comme étouffée sous un manteau de plomb.

La stratégie était bonne. Ses résultats furent merveilleux. Moins d'un siècle après sa publication, le catéchisme de Canisius avait été traduit dans presque toutes les langues connues. Il comptait plus de quatre cents éditions. En Allemagne et en Autriche, il fut vraiment la digue qui arrêta les flots montants de l'hérésie, ou, pour mieux dire, le phare dont la lumière empêcha le naufrage d'une multitude d'âmes, le navire qui recueillit les foules nombreuses

qu'emportait le torrent de la Réforme et les ramena aux rives du catholicisme.

Aussi cet apostolat doctrinal, cette action salvatrice exercée par la plume, l'Église a-t-elle voulu en reconnaître la haute efficacité. Et lorsque Pie XI éleva Canisius sur les autels, il lui fit en même temps le grand honneur de le placer parmi les astres étincelants de la théologie, dans la petite et glorieuse phalange des Jean Chrysostome, des Thomas d'Aquin, des François de Sales, au rang illustre de docteur de l'Église.

Mais il est une autre arme dont Canisius comprit toute la puissance et qu'il mit aussi au service de la religion. Si la masse, à cause de son nombre, ne doit pas être négligée, il importe plus encore de s'occuper de l'élite. Un homme éclairé, convaincu, agissant en vaut dix, en vaut cent, en vaut même parfois mille. Groupez-en quelques-uns de cette trempe, unissez-les par un idéal commun, vous avez une puissance invincible que rien ne peut briser. Quand Notre-Seigneur voulut conquérir le monde, ce n'est pas à une armée, mais à une

petite poignée d'apôtres, animés de son esprit, qu'il en confia la rude tâche.

Hélas, à l'Allemagne cette élite manquait, élite laïque comme élite sacerdotale. A quoi aurait-il servi d'instruire le peuple, de lui montrer le vrai chemin, si, pour le guider et le soutenir dans cette voie difficile, aucun chef ne se fût présenté ?

Frappé de cette vérité, Canisius va consacrer une grande partie de ses efforts à la formation d'une élite chrétienne. Soucieux de lui donner une trempe solide, c'est aux collèges classiques et aux séminaires qu'il aura recours. Travail de longue haleine, car ces maisons sont toutes à créer. Il ne saurait donc produire des résultats immédiats. Peu importe, si le moyen est sûr, si demain se lève par toute l'Allemagne une génération nouvelle, faite de catholiques éclairés et de prêtres instruits et pieux.

Fort de l'approbation de Rome, Canisius se met à l'œuvre. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, les difficultés pleuvent sur sa route. Aux chefs du protestantisme, l'entreprise apparaît comme le plus sérieux effort encore tenté pour soustraire à leur influence les populations allemandes. Aussi ne reculent-ils, pour la faire

échouer, devant aucune manœuvre. En maints endroits, les autorités civiles s'opposent à toute fondation. Canisius est molesté, persécuté, menacé même de mort. Mais son indomptable énergie, qu'appuyait une prière constante, triomphe de tout. Et peu à peu surgissent, sur le sol de l'Allemagne et de l'Autriche, comme autant de forteresses chrétiennes, de nombreux collèges: Ingolstad, Munich, Augsbourg, Mayence, Insbruck, Paderborn, Munster... une trentaine en moins de quarante ans!

La jeunesse y afflue. Elle s'y forme aux sciences religieuses et profanes. Elle s'attache à la vérité. Elle apprend à aimer le Christ et à le servir. Elle s'arme pour les combats futurs. Bientôt elle est en pleine mêlée, aux postes stratégiques, dans la bourgeoisie, dans l'aristocratie, dans le clergé, dans l'épiscopat: à la tête de toutes les avenues par où l'erreur pénétrait jusqu'ici au cœur de l'empire. Mais, vive Dieu! l'entrée maintenant n'est plus libre. C'est la foi catholique qui monte la garde, une foi bien trempée et bien armée. Et de son épée flamboyante elle barre le chemin à tous les sophismes sortis des officines luthériennes.

Une seconde fois le peuple allemand se res-saisit. Il redevient catholique. Canisius est le grand artisan de ce retour. En lui l'Église salue avec raison le second apôtre de l'Allemagne.

* * *

De cette vie que d'autres continueront à vous détailler, quelle leçon pratique tirer ? Nous aussi, le protestantisme nous menace. Il n'a pas encore réussi à opérer dans nos rangs la profonde trouée qu'il fit jadis chez les catholiques allemands. Peu de nos compatriotes ont apostasié. La foi plantée par nos pères dans le sol canadien y semble bien enracinée. Le sang de nos martyrs en a fortifié la sève. Prenons-y garde toutefois. Ce n'est pas seulement par une adhésion ouverte que l'erreur s'empare des âmes, elle s'y insinue aussi par ses idées et ses mœurs. Et qui pourrait nier que sur ce point nous ne soyons gravement atteints ? Nos façons de penser, de juger, de parler, d'agir, surtout dans la vie publique, portent de plus en plus des marques visibles d'un esprit qui n'est pas l'esprit catholique et qui s'apparente étroitement à celui que préconise le libre examen.

La chose n'est pas étonnante. Nous vivons, pour un bon nombre, en contact habituel avec des protestants. Certaines vertus naturelles qu'ils pratiquent nous éblouissent, leurs succès en affaires nous fascinent. Les clubs neutres, les syndicats internationaux, les journaux de l'autre langue, tout cela, sous des dehors bienveillants, crée cependant une atmosphère délétère que respirent nos âmes et qui altère fatalement en elles la pureté de la foi.

A ce lent travail d'érosion, notre nationalité pourra-t-elle résister ? Oui, avec la grâce de Dieu, si nous savons nous servir des armes de Canisius.

Et d'abord le catéchisme, ou, pour employer un terme plus générique, plus compréhensif : la bonne presse. Notre religion nous est trop peu connue. Nous ignorons ses dogmes, sa morale, son esprit, sa discipline. Nous ignorons les beautés de son histoire, les vertus de ses saints, les merveilles de son apostolat. Et c'est ainsi que nous nous pâmons d'admiration devant certains actes d'altruisme, cent fois au-dessous de nos admirables œuvres de charité ; c'est ainsi que nous abandonnons nos saines traditions familiales pour nous laisser

entraîner à des mœurs dégénéréscentes; c'est ainsi que nous acceptons qu'on fasse des brèches aux droits intangibles de l'Église et qu'un laïcisme envahissant pénètre peu à peu nos institutions et nos lois. Aux catholiques suisses exposés aux mêmes dangers, Pie XI disait, en exaltant l'exemple de Canisius: « Fortifiez et défendez votre foi par des œuvres de presse. »

Le conseil vaut pour nous. La grande arme des temps modernes, c'est la presse, je veux dire le livre, la revue, le journal.

Ne l'oubliez pas, mes frères, vous surtout pères de famille qui avez charge d'âmes: votre mentalité, de même que celle de vos enfants, sera le reflet de vos lectures.

Vous lisez des livres, des revues, des journaux protestants, vous aurez une mentalité protestante; vous lisez des livres, des revues, des journaux neutres, vous aurez une mentalité neutre; vous lisez des livres, des revues, des journaux catholiques, vous aurez une mentalité catholique. Choisissez!

La deuxième arme employée par Canisius, c'est l'élite. Vous savez combien cette élite est nécessaire de nos jours, et chez nous plus encore qu'ailleurs, puisque nous sommes une faible

minorité sur ce vaste continent, un petit îlot constamment battu par des vagues contraires. L'élite laïque se forme dans les collèges, dans les cercles d'étude, dans les congrégations de la Sainte-Vierge, dans les retraites fermées. Aspirez à en être, mes frères, à prendre rang parmi les apôtres du Christ, à vous distinguer à son service. Et rappelez-vous que si les paroles et les œuvres sont utiles, c'est d'abord par votre propre conduite, par la dignité et la fierté de vos vies, par votre valeur professionnelle et morale que vous en imposerez, que vous exercerez autour de vous une saine influence.

Mais au-dessus de cette élite laïque, il y a l'autre, plus entraînante encore et plus nécessaire, l'élite sacerdotale. C'est elle surtout, c'est le clergé qui conserve la foi et la piété dans un pays, qui veille sur ses forces spirituelles, qui empêche les puissances du mal de les submerger.

Une vaillante chrétienne, pauvre d'argent mais riche en vertus, qui avait élevé son fils pour le sacerdoce et qui le voyait au moment décisif se tourner du côté du monde, disait au bon Dieu: « Prenez ma vie et rendez-lui sa vocation! »

Le bon Dieu, mes frères, n'exige pas un tel sacrifice, mais il compte cependant, dans cette grande œuvre, sur votre collaboration. Il vous demande d'abord de ne pas mettre d'obstacle, par vos actes, par vos discours et surtout par votre manière de vivre, aux vocations qu'il peut semer dans le cœur de vos enfants. Il vous demande plus encore : de favoriser, de cultiver, même de faire naître ces vocations. Vous le pouvez par une éducation vraiment chrétienne, par l'atmosphère pieuse du foyer, par l'orientation de ces petites âmes, à mesure qu'elles s'ouvrent à la vie, vers les choses de la religion, par ces mille industries que seul connaît un cœur de mère.

Ah ! vous aviez peut-être rêvé un autre avenir pour vos fils, quelque rôle brillant sur la scène du monde, un grand nom, une riche fortune, une belle famille. Combien tous ces hochets sont petits, humains, périssables, à côté des divines prérogatives du sacerdoce !

Si Canisius n'avait pas été prêtre, aurait-il pu, même avec ses brillantes qualités, arrêter les progrès de l'hérésie et sauver ainsi des millions d'âmes ? Si nos bienheureux martyrs n'avaient pas été prêtres, auraient-ils pu im-

planter la foi sur cette terre barbare et y faire croître ce peuple catholique dont l'Église est si fière ? Si le pasteur dévoué qui s'est dépensé dans cette paroisse durant près de vingt ans et dont vous pleurez encore la mort inopinée n'avait pas été prêtre, aurait-il pu passer à travers vos foyers comme le divin Maître en faisant le bien et en élevant vos âmes vers le ciel ?

Que ce soit donc, mes frères, la grande leçon que vous reteniez de cette vie admirable dont j'ai déroulé devant vous quelques phases : l'importance primordiale des prêtres ici-bas et le devoir qui vous incombe d'en fournir à l'Église.

Et si, pour rester fidèle à la foi du Christ, pour résister aux infiltrations protestantes, notre pays a besoin, comme autrefois l'Allemagne, d'apôtres zélés au verbe puissant, à la plume inlassable, d'autres Canisius en un mot, puisse la Providence accorder à cette paroisse si catholique de l'Immaculée-Conception la grâce insigne et l'incomparable honneur de venir les chercher dans ses familles chrétiennes !

Vers un équipement social¹

C'EST un honneur redoutable que d'ouvrir la série des cours de la première Semaine sociale du Canada. Veuillez croire que je ne l'ai pas brigué. Il revenait à l'œuvre dont le patronage couvre ces journées d'étude, l'École Sociale Populaire. Son directeur a voulu qu'un membre de la commission d'organisation s'en chargeât. Et mes collègues, sachant que l'obéissance est une vertu qu'Ignace de Loyola requiert tout spécialement de ses fils, me l'ont imposé sans pitié. J'ajoute aussitôt, d'ailleurs, à leur décharge, que chacun d'eux a pris vaillamment sa part. Vous les verrez tour à tour vous exposer quelque point de doctrine ou quelque initiative sociale.

La tâche qui m'incombe actuellement est autre. Ce n'est pas un des cours sur le sujet de

1. Ce travail a été lu à la séance d'ouverture de la première Semaine sociale du Canada. Le compte rendu de cette Semaine, publié en volume, n'en contient qu'un bref résumé.

cette Semaine que vous allez entendre. C'en est plutôt comme la préface. Œuvre nouvelle, il est bon, avant de nous soumettre à l'action des Semaines sociales, de savoir quel est leur but et leur opportunité, de quel esprit elles sont animées, par quels exercices elles vont nous faire passer. Tel sera le sujet de ces premières considérations.

* * *

L'humanité, mesdames et messieurs, traverse actuellement une crise sociale très aiguë. Ce n'est plus tel ou tel pays qui souffre, c'est l'univers entier. Et le mal n'est pas à fleur de peau seulement, il a pénétré au fond de l'organisme, il attaque ses parties vitales, il le menace de mort.

Ce ne serait pas une mort subite. A qui voulait ouvrir les yeux et tendre l'oreille, les prodromes du mal actuel se manifestaient depuis longtemps. Déjà en 1891 Léon XIII signalait la gravité du conflit entre les différentes classes. Vous connaissez ses paroles: « Partout les esprits sont en suspens et dans une anxieuse attente, ce qui suffit à lui seul pour prouver combien de graves intérêts sont ici engagés.

Cette situation préoccupe et exerce à la fois le génie des doctes, la prudence des sages, les délibérations des réunions populaires, la perspicacité des législateurs et les conseils des gouvernants, et il n'est pas de cause qui saisisse en ce moment l'esprit humain avec autant de véhémence. »

Malheureusement, aux conseils de l'illustre Pontife un grand nombre sont restés sourds. Et d'année en année le mal social s'est aggravé. Il s'est étendu peu à peu dans presque tous les pays, y engendrant la lutte des classes, paralysant les forces économiques, sapant même les bases de la société.

La guerre survint, accalmie passagère, trêve forcée où, loin de se calmer, la plaie s'envenima sous les coups des souffrances endurées et l'aiguillon de certaines mesures étatistes nécessitées par les circonstances.

Puis ce fut la paix ! La paix ! bien beau nom pour une bien triste chose ! Car sans parler des difficultés auxquelles les nations belligérantes restent soumises, on sent plus que jamais, à travers le monde entier, les bouillonnements profonds d'une société en mal d'évolution. Sous la poussée incoercible d'idées nouvelles, nées

soit d'une réaction vitale contre les abus des capitalistes soit d'une ardente propagande socialiste, les cadres anciens éclatent qui contenaient jusqu'ici, canalisées d'après un ordre traditionnel, les activités sociales; et sur un plan nouveau, des constructions hardies s'ébauchent, dont la plupart malheureusement n'ont pour fondement que les pierres vacillantes de théories utopiques ou le sable mouvant des doctrines de haine.

L'homme d'ordre s'émeut à ce spectacle. C'est le régime séculaire, garantie des lendemains stables, qui est en train de crouler... Et cependant comment ne pas admettre qu'il faille quelque changement; que les étais d'hier, minés par l'individualisme, ne peuvent plus soutenir la société, en un mot, qu'une reconstruction sociale s'impose ?

Un prince de l'Église, le cardinal Bourne, l'avouait dans son message récent au peuple anglais: « L'on admet communément, disait-il, qu'un nouvel ordre de choses, de nouvelles conditions sociales, des rapports nouveaux entre les différentes classes qui se partagent la société vont surgir comme conséquence de la destruction des formes antérieures de vie... »

Oui, une reconstruction s'impose, mais une reconstruction respectueuse de l'ordre, basée sur des principes moraux, considérant l'homme comme un être composé d'un corps périssable et d'une âme immortelle. Toute autre est vouée à l'anarchie et conduit à la ruine, car vouloir borner à cette terre les aspirations de l'humanité, c'est déchaîner ses passions, c'est la précipiter dans la jouissance effrénée, c'est la livrer à l'âpre lutte des classes.

Or, ces principes moraux, où les trouver si ce n'est dans l'Évangile ? Sans sa lumière, la vie est un gouffre obscur où se débattent en vain des convoitises sans frein. Faites rayonner au contraire ses dogmes révélateurs : la création, la chute originelle, l'Incarnation, la Rédemption, et aussitôt nos existences s'éclairent et prennent un sens nouveau. Nous savons d'où nous venons et où nous allons. Nous savons qu'au-dessus de nous règne un Dieu qui est le Père commun de tous les hommes, nous savons qu'à nos côtés vivent des êtres qui sont nos frères.

Et de cette paternité divine et de cette fraternité humaine découlent des droits, naissent des devoirs, jaillissent des relations par quoi

s'établit sur la terre le règne de la justice et de la charité. « L'Évangile, a écrit Leroy-Beaulieu, est le grand maître de ce que nous appelons aujourd'hui le devoir social. C'est le Christ et ses apôtres qui l'ont révélé au monde, sur les collines de Galilée, ou plutôt c'est, avant eux, sur les brunes montagnes de Judée, leurs lointains précurseurs, les prophètes d'Israël. Voilà des siècles et des siècles que, par tous ceux qui ont parlé en son nom, la voix de Dieu a enseigné aux maîtres, aux propriétaires, aux patrons qu'ils avaient des devoirs envers leurs serviteurs et leurs ouvriers, qu'ils étaient tenus de respecter en eux la dignité humaine, qu'il leur était défendu d'abuser des forces de leurs subordonnés, qu'il leur était enjoint d'accorder à chacun un salaire conforme à la justice et suffisant à ses besoins: *justa unicuique*. »

Cette doctrine de vie, contenue dans l'Évangile, l'Église en a la garde. Elle la coordonne, elle l'interprète, elle l'enseigne, elle la préserve de toute altération, elle l'applique aux problèmes du jour. Et c'est ainsi que Léon XIII fut amené à écrire son immortelle Encyclique *Rerum novarum*.

Il s'en explique clairement en deux endroits. Au début d'abord. « C'est pourquoi, dit-il, ce que pour le bien de l'Église et le salut commun des hommes Nous avons fait ailleurs par Nos lettres sur la souveraineté politique, la liberté humaine, la constitution chrétienne des États et sur d'autres sujets analogues afin de réfuter, selon qu'il Nous semblait opportun, les opinions erronées et fallacieuses, Nous jugeons devoir le réitérer aujourd'hui et pour les mêmes motifs en vous entretenant de la condition des ouvriers. » Et plus loin: « C'est avec assurance que Nous abordons ce sujet, et dans toute la plénitude de Notre droit, car la question qui s'agite est d'une nature telle qu'à moins de faire appel à la religion et à l'Église, il est impossible de lui trouver jamais une solution efficace. Or, comme c'est à Nous principalement qu'ont été confiées la sauvegarde de la religion et la dispensation de ce qui est du domaine de l'Église, Nous taire serait aux yeux de tous négliger Notre devoir. »

On vous dira bientôt la genèse de ce magistral document, on vous en expliquera les points principaux. Contentons-nous, pour l'ins-

tant, d'en prendre une vue d'ensemble nécessaire à la compréhension des différentes parties.

En quelques lignes ramassées, claires et brèves comme un diagnostic de médecin, Léon XIII décrit le mal dont souffre la société. A parler rigoureusement, le Souverain Pontife s'attache à l'un des aspects seulement de ce qu'on appelle la question sociale: les rapports entre le capital et le travail ou la question ouvrière. Mais cet aspect a pris de nos jours une telle importance qu'en fait, sinon en droit, il se confond avec l'ensemble même de la question. Léon XIII indique donc la nature du mal, sa gravité, ses causes, puis, sans se laisser émouvoir par la difficulté de l'entreprise qu'il reconnaît d'ailleurs, il annonce tranquillement, en homme maître de son sujet, qu'il apporte une solution. Ainsi pas de longues critiques vaines, pas de palliatifs, pas d'illusions non plus, mais, le mal brièvement constaté, l'exposé des remèdes.

Cet exposé constitue le corps même de l'Encyclique. Ce qui l'a précédé n'en était pour ainsi dire que la préface. Il se divise en deux parties: le faux remède, les vrais.

Le faux remède, c'est le socialisme. Le Souverain Pontife, pour l'instant, n'en connaît point d'autre. Plus tard, il est vrai, lorsqu'il étudiera les vrais remèdes, il profitera de l'occasion pour répudier certaines erreurs préconisées par l'école libérale, mais ce sera en passant et sans entreprendre une démonstration en règle. La seule théorie, le seul système auquel il juge nécessaire de s'arrêter et de consacrer une réfutation solide, c'est le socialisme.

N'est-ce pas lui donner une trop grande importance ? Les événements actuels répondent. En face du catholicisme, quelle autre puissance se dresse aujourd'hui au chevet de la société malade ? Une seule, ici modérée, là extrémiste ; ici décorée du nom d'étatisme, là de bolchévisme, mais identique en son fond : le socialisme. C'est l'hérésie du jour, ne craint pas d'écrire Mgr Ruch dans son dernier mandement à ses diocésains de Nancy. Théorie, établit Léon XIII, préjudiciable aux intérêts de l'ouvrier, contraire aux droits naturels des individus, bouleversant les relations de la famille et de l'État, troublant la tranquillité publique.

Cette réfutation faite, commence la deuxième partie de l'Encyclique, la partie réellement posi-

tive, constructive, beaucoup plus longue que la précédente. Il s'agit des vrais remèdes, des remèdes capables de guérir le mal social, de faire disparaître le conflit qui divise le capital et le travail, d'améliorer le sort de la classe ouvrière, de la tirer de la situation d'infortune imméritée dans laquelle elle se trouve trop souvent placée.

Dès les premières lignes, le Souverain Pontife exprime nettement sa pensée: « La question qui s'agite est d'une nature telle qu'à moins de faire appel à la religion et à l'Église, il est impossible de lui trouver jamais une solution efficace. » Puis deux lignes plus bas: « Assurément une cause de cette gravité demande encore à d'autres agents leur part d'activité et d'effort; Nous voulons parler des gouvernants, des maîtres et des riches, des ouvriers eux-mêmes dont le sort est ici en jeu. »

Ainsi se trouvent indiqués les trois facteurs qui, d'après la doctrine catholique, doivent concourir à soulager la société souffrante, à rétablir la paix sociale, facteurs d'une importance inégale, quoique tous les trois nécessaires: l'Église, l'État, les individus, ceux-ci non émiettés mais groupés, c'est-à-dire l'association.

Au premier rang, l'Église. Toute question sociale est, en son fond, une question morale et toute question morale une question religieuse. La question sociale relève donc de l'Église, « l'Église qui puise dans l'Évangile des doctrines capables soit de mettre fin au conflit soit au moins de l'adoucir, en lui enlevant tout ce qu'il a d'âpreté et d'aigreur ; l'Église qui ne se contente pas d'éclairer l'esprit de ses enseignements mais s'efforce encore de régler en conséquence la vie et les mœurs d'un chacun ; l'Église qui, par une foule d'institutions éminemment bienfaisantes, tend à améliorer le sort des classes pauvres ; l'Église qui veut et désire ardemment que toutes les classes mettent en commun leurs lumières et leurs forces pour donner à la question ouvrière la meilleure solution possible ; l'Église enfin qui estime que les lois et l'autorité publique doivent, avec mesure sans doute et avec sagesse, apporter à cette solution leur part de concours ». Les pages qui dans l'Encyclique suivent ces lignes n'en sont que le développement ou l'application.

L'intervention de l'État soulève une question plus difficile. Toute une école, à laquelle appartenaient plusieurs catholiques, s'y opposait

énergiquement. Elle prétendait limiter son rôle à la protection des droits privés. C'est la thèse libérale de l'État-gendarme. Par contre, la thèse socialiste de l'État-providence l'étendait à l'infini. Elle voulait que, se substituant aux initiatives individuelles, l'État distribuât lui-même, pour ainsi dire, à chaque citoyen sa part de bonheur temporel.

Léon XIII se place entre ces deux extrêmes. Appuyé sur la doctrine catholique qui assigne à la société civile comme but le bien commun, il en déduit que l'État doit d'abord s'efforcer d'établir un ordre général dont profiteront tous les citoyens. Cet ordre naît de l'économie des lois et des institutions, non moins que du bon gouvernement de la société. Pie X, reprenant cette doctrine dans sa lettre sur *le Sillon*, l'a résumée en ces mots: « Les rouages sociaux doivent être organisés de telle façon que, par leur jeu naturel, ils paralysent les efforts des méchants et rendent abordable à toute bonne volonté sa part légitime de félicité temporelle. »

Commentant le même texte, le R. P. Desbuquois, directeur de *l'Action populaire* et l'un des plus sûrs interprètes de la pensée catholique, écrit: « Cette action de l'État sera une

action d'ordre essentiellement public; elle ne se substituera pas à l'activité privée, soit individuelle, soit collective; elle ne réalisera pas, directement, à leur place, le mieux-être, la prospérité des individus, de la famille, des associations, elle procédera indirectement, en réalisant les conditions extérieures que l'initiative privée n'arrive pas à remplir. L'État rend ainsi possible, il facilite, sans la réaliser par lui-même, la recherche de cette prospérité. Intervenir, ce n'est donc ni exercer les fonctions économiques, ni administrer, ni faire par soi-même; intervenir, c'est poser le principe de certaines obligations, les rendre juridiques de simplement morales qu'elles étaient; c'est orienter, encourager, provoquer, stimuler l'action privée. On voit toute la délicatesse de ce mode d'action. Elle s'accroît de ce chef que l'intervention du pouvoir doit être ordonnée, agencée, harmonisée de façon à veiller aux répercussions quasi universelles de chaque mesure légale sur la vie de la société, à ne jamais perdre de vue le bien général, ni la subordination essentielle de la prospérité matérielle à la prospérité morale et religieuse. »

Avouons que les limites théoriques de cette intervention sont assez difficiles à fixer. D'après Léon XIII elle a pour fondement et mesure la poursuite du bien commun. Or saint Thomas enseigne « qu'il n'est pas de vertus dont la loi ne puisse, en vue du bien commun, exiger certains actes, et pas de vices dont elle ne puisse interdire certains actes ». Suarez, qui soutient la même doctrine, se hâte d'ajouter que son application demande toute la prudence du législateur. La question est certainement l'une des plus délicates qui se posent. Nous en avons confié l'exposé au maître éminent dont la science doctrinale a déjà éclairé tant de problèmes et à qui la voix populaire a décerné le beau titre de premier théologien du pays. Léon XIII, d'ailleurs, fait lui-même l'application de sa doctrine à quelques points pratiques: les grèves, le salaire, les conditions de travail, etc.

Viennent enfin, comme troisième remède, les associations. Ici le terrain est plus net, moins embroussaillé de théories adverses. Le Souverain Pontife s'y avance avec une remarquable assurance. Les corporations ouvrières ont toute sa confiance. Il voit en elles un des meilleurs moyens non seulement d'améliorer le sort des

travailleurs, mais encore de rapprocher les différentes classes, de les unir sur un terrain ferme. Aussi s'arrête-t-il volontiers à établir solidement leur droit à l'existence et leur opportunité actuelle. Mais il rappelle que, pour atteindre leur but, les associations professionnelles doivent posséder un esprit et une organisation conformes aux principes de l'Évangile.

Et ainsi, ayant rempli magistralement le programme qu'il s'était tracé dès les premières lignes, Léon XIII termine ce remarquable document par un vibrant appel au dévouement de chacun et à la charité chrétienne.

Publiée le 15 mai 1891, à une époque où le monde se mourait d'individualisme, fruit empoisonné de la Révolution, l'Encyclique eut un retentissement considérable. Ceux-là mêmes dont elle heurtait les idées ou dérangeait les calculs durent reconnaître sa haute valeur. Elle apporta surtout un inestimable appui aux petits groupes catholiques qui, dans presque tous les pays, s'efforçaient, à travers de multiples oppositions, de faire rentrer dans les mœurs et les lois les principes évangéliques. Leur activité en reçut un vif élan. Elle se

manifesta par un double mouvement d'idées et d'œuvres auquel il faut rattacher presque toutes les saines initiatives sociales accomplies depuis une trentaine d'années. L'exemple de la Belgique est le plus probant. C'est parce que ses gouvernants suivirent les directions de Rome que sur son sol s'épanouirent tant d'institutions florissantes. En France même, l'action des catholiques sociaux s'est fait puissamment sentir. On la retrouve au fond des meilleures entreprises, individuelles ou collectives. Malheureusement, là comme ailleurs, le grand nombre refusa d'écouter la parole pontificale et l'empêcha de produire tous les fruits qu'on en pouvait attendre.

Il m'a paru intéressant de rechercher comment l'Encyclique fut accueillie dans notre pays. J'ai compulsé les principaux journaux du temps, ceux du moins qui étaient considérés comme les plus représentatifs de l'idée catholique. Tous annoncent la publication de l'Encyclique; tous en donnent un résumé, quelques-uns même publient le texte intégral. Mais là s'arrête leur action. D'articles de fond, mettant en relief l'importance du document, montrant son application à notre propre situation, je n'en ai ren-

contré nulle part. La *Vérité* elle-même, si attachée à l'Église et au Pape, si soucieuse de diffuser l'enseignement pontifical, n'en donne aucun commentaire. Elle publie l'Encyclique en entier, elle reproduit un article de l'économiste Ch. Perrin sur le passage qui a trait au salaire... puis elle n'en souffle plus mot.

Chacun, évidemment, était profondément persuadé à cette époque que ces pages n'étaient pas écrites pour nous. Le Pape parlait de conflit redoutable entre les ouvriers et les patrons..., de la situation d'infortune et de misère imméritée des travailleurs..., de la plaie du socialisme... Non, cela ne concernait pas le Canada, surtout le Canada français, en 1891! Que ces choses pussent le concerner plus tard, et qu'il était utile par conséquent de se préparer à cette éventualité, on ne semble pas non plus y avoir beaucoup songé. Aussi le silence se fit-il rapidement autour de l'Encyclique. Seules quelques voix isolées osèrent en rappeler à des auditoires variés les utiles enseignements.

Signalons les conférences à Ottawa du R. P. Alexis, capucin, et celles à Saint-Sauveur de Québec du R. P. Gohiet, oblat. Mais l'un et l'autre tombent dans la même faute que

commirent les journalistes de leur époque. Peu ou point d'applications à notre situation. Ils parlent de la France, de l'Italie, des États-Unis. Ils oublient, l'un complètement, l'autre presque complètement, le Canada. Un confrère du P. Gohiet, le R. P. Fillâtre, le reconnaît franchement dans la préface qu'il écrivit pour ces conférences réunies en brochure. « L'auteur, dit-il, s'est tenu autant que possible sur les cimes élevées... Il a laissé à d'autres de dire dans quelle mesure et par quels moyens les réformes recommandées par le Souverain Pontife pourront et devront être réalisées. » Lui-même heureusement est moins réservé. Après avoir montré les patrons et les ouvriers aux prises, il ne craint pas d'écrire: « Voyons-nous déjà ces deux camps se dessiner au milieu de notre société canadienne ? Quelques-uns s'obstinent à dire non. Mais quiconque a parcouru d'un œil impartial les volumineux rapports de la Commission royale établie, il y a quelques années, par le gouvernement d'Ottawa, ne peut douter un moment qu'il existe à Toronto, Montréal, Québec et un peu partout, des abus d'autorité, peut-être plus rares, mais tout aussi criants qu'en Europe; et quiconque a vécu dans

quelqu'un de nos grands centres industriels a vu, pendant les vingt dernières années, un changement considérable se produire dans les aspirations du peuple... Laissons quelques années s'écouler, et nous serons les témoins d'une lutte acharnée entre l'industriel et l'ouvrier; la grève régnera à l'état endémique, et la famille canadienne se trouvera divisée en deux factions presque irréconciliables. »

Ce grave avertissement ne paraît pas avoir été entendu. Nous cherchons en vain dans les années qui suivirent la publication de l'Encyclique ce puissant courant d'études, générateur d'œuvres fécondes, qu'elle a déterminé ailleurs. Les différentes initiatives que nous allons relever ne sont venues que plus tard, et encore poussèrent-elles sur un sol ingrat, peu disposé à les faire vivre.

La première en date est de 1905. C'est la fondation à Québec de la Société d'Économie sociale et politique. Le dévouement de quelques hommes, parmi lesquels il faut mettre au premier rang le regretté abbé Lortie, la firent prospérer quelques années, puis elle s'éteignit peu à peu. Deux ans plus tard naît l'*Action sociale catholique*, œuvre d'action plutôt que

d'étude, comme son nom l'indique. Elle fait cependant dans son programme une bonne part à l'enseignement, et parmi ses objets principaux, elle indique, après le développement du sens catholique et la formation de la conscience, l'étude des questions sociales. Il faut, dit-elle, « préparer une élite qui soit plus familière avec les graves problèmes de l'action sociale, qui puisse en parler et en écrire convenablement, et leur trouver une solution bien adaptée aux exigences de notre pays. La science sociale est en honneur partout aujourd'hui, et personne ne doute qu'elle soit très pratique et nécessaire. Il est vraiment grand temps que nous nous mettions à l'œuvre pour populariser cette science et l'acclimater ici ». Sans accorder à ces études une prépondérance que ne lui permettait pas son programme, l'Action sociale catholique a cependant contribué à diriger de leur côté les activités intellectuelles de plusieurs catholiques.

Enfin en 1911 se fonde, à Montréal, l'École Sociale Populaire. Il semble bien qu'avec elle naisse l'œuvre dont un si urgent besoin se faisait sentir. « Nous avons cru bon, disent les organisateurs dans leur manifeste, de donner à notre œuvre le nom d'École, puisqu'elle est

appelée à répandre l'enseignement social par les écrits, par la création d'une chaire d'études sociales, par ses bibliothèques, par ses conférences, et par les journées sociales qu'elle devra organiser. » Et l'archevêque de Montréal, dans sa belle lettre d'approbation, insiste sur ce point : « Je constate avec bonheur, écrit Mgr Bruchési, que des hommes de bonne volonté, s'inspirant de ce que demande le catholicisme au point de vue social, veulent s'adonner avec zèle et désintéressement à l'amélioration de la situation spirituelle et du sort matériel des foules. Mais avant d'agir, vous désirez étudier. C'est sagesse. Dans les questions sociales, ce n'est pas assez d'avoir des idées générales et des sentiments généreux, il faut apporter beaucoup de travail sérieux pour proposer des remèdes positifs aux maux dont souffre la société. Après avoir acquis la compétence pour enseigner, vous chercherez à former le sens social par les *tracts*, les *conférences* et les *semaines sociales*. C'est une belle et grande œuvre. »

Encouragés par ces paroles, les premiers ouvriers de l'École se mirent au travail avec ardeur. Qu'est-ce qui leur manqua pour poursuivre leur but ? La sympathie du public ?

Les ressources nécessaires ? Le personnel compétent que réclamait le développement de l'œuvre ? Toujours est-il que, remisant ses projets, l'École Sociale Populaire dut bientôt limiter ses activités à la publication de tracts mensuels.

Et vraiment à ces seules et insuffisantes initiatives se bornerait la diffusion chez nous de la doctrine sociale catholique si nous ne pouvions y ajouter l'enseignement plus spécial, plus restreint, mais utile quand même, donné à la jeunesse ecclésiastique et universitaire. Dans plusieurs communautés religieuses et dans quelques séminaires, l'étude des questions sociales a pris peu à peu, quoique parfois tardivement, la place que réclament les besoins du ministère apostolique.

De leur côté nos deux grandes universités catholiques, Laval et Montréal, possèdent une chaire d'Économie politique occupée par deux avocats distingués que nous avons l'honneur de compter parmi les professeurs de cette Semaine. Leur enseignement a orienté un bon nombre de jeunes gens vers les problèmes sociaux. Ajoutons que l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française y a aussi

fortement contribué. Dès sa fondation en 1904, les questions sociales sont inscrites à son programme. Elles deviennent un des principaux sujets d'étude de ses cercles, elles prennent une place importante dans ses congrès. Notons aussi quelques initiatives plus récentes et dont l'influence s'est exercée dans le même sens: les cercles d'étude de jeunes filles affiliés à la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, que les problèmes sociaux d'ailleurs ont toujours elle-même intéressée, le cercle d'étude sacerdotal du diocèse de Montréal, le Catholic Social Guild et l'École de Sociologie Loyola, le cercle Léon XIII et d'autres cercles ouvriers du même genre. Gardons-nous enfin d'oublier la large part accordée dans leurs pages aux questions sociales par quelques-uns de nos journaux et revues, au premier rang desquels il faut placer *le Devoir* et la *Revue Trimestrielle*.

Tout cela, messieurs, est bien quelque chose; tout cela indique, dans une bonne partie au moins de la jeunesse d'aujourd'hui, une assez vive compréhension des problèmes actuels, mais tout cela cependant est peu, si nous considérons la gravité de la situation présente et la néces-

sité, pour y faire face, d'une élite déjà pénétrée des principes sociaux du catholicisme.

Les faits d'ailleurs sont là. La question sociale — on va vous le démontrer dans une conférence prochaine — se pose chez nous, moins aiguë qu'ailleurs, il faut l'avouer, mais réelle quand même et angoissante. Or chaque fois qu'un des problèmes qui s'y rattachent se soulève : question de salaire, de grève, d'organisation professionnelle, on constate avec étonnement combien de catholiques en ignorent les premiers éléments de solution. Leur attitude est tout opposée à celle que commande leur catholicisme. On verra, par exemple, des industriels ou des directeurs d'entreprises nier à leurs employés le droit de s'associer et traiter leurs revendications de menée socialiste; on verra des ouvriers très attachés à leur religion s'insurger contre son intrusion dans les affaires économiques ou professionnelles; on verra des jurisconsultes et des législateurs minimiser jusqu'au néant ou, au contraire, étendre à l'infini l'intervention de l'État dans le domaine social; on verra des capitalistes prétendre que l'usage de leurs richesses ne relève que de leurs fantaisies, qu'ils peuvent les immobiliser ou les dissiper sans scrupule,

— quand à leurs côtés des malheureux souffrent d'une misère imméritée, — ou encore se permettre des bénéfices excessifs au détriment des classes pauvres et du bien-être même de la nation.

La constatation de ces faits et d'autres du même genre — plus nombreux peut-être qu'on ne le croit généralement — amena quelques hommes qui s'en inquiétaient à leur chercher un remède. Des projets s'esquissaient dans leurs esprits, quand les journaux leur apportèrent le texte de l'allocution prononcée par Benoît XV, le 19 mai 1919, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'Association ouvrière Saint-Joachim. Elle est consacrée tout entière à l'Encyclique *Rerum novarum*.

Le Souverain Pontife revient d'abord sur ce qu'il avait dit quelques semaines plus tôt de l'actualité présente du document pontifical : « Nous nous rappelons, en effet, avoir déjà proclamé une autre fois que l'Encyclique *Rerum novarum* conserve encore aujourd'hui toute sa valeur primitive; et si quelque chose nous étonna alors, ce fut la surprise que Notre déclaration parut causer à quelques-uns. La question sociale n'attend que trop, en effet,

encore aujourd'hui sa solution. Mais s'il importe qu'elle ne soit pas résolue sans l'Église afin qu'elle ne le soit pas contre l'Église même, qui ne comprend que, pour résoudre une question aussi délicate et aussi complexe, il est nécessaire d'avoir le document pontifical où sont appréciées à la lumière de l'Évangile les raisons de tous ceux qui sont intéressés à la question sociale ? La période déjà longue parcourue depuis la publication de ce document n'a enlevé ni leur vigueur, ni leur fraîcheur aux observations qu'il contient ; au contraire, on peut dire que le développement successif des événements, tout en justifiant les sombres couleurs sous lesquelles les différentes classes de la société moderne y étaient représentées, a mieux montré comment l'harmonie des classes sociales ne peut être réalisée sans le triomphe de la justice et de la charité. » Puis il termine ainsi : « Nous désirerions que cet admirable document fût toujours tenu devant les yeux comme la *grande charte*, et que, à sa lumière, les multiples problèmes qui peuvent se présenter dans la question des ouvriers fussent toujours examinés et résolus. Et, pour vous ouvrir tout entier Notre cœur, Nous ne vous cacherons pas, ô très chers

fil, que tout en jugeant indispensable pour l'autorité ecclésiastique de se maintenir dans les sphères de la doctrine, des principes et de la théorie, Nous reconnaissons en même temps l'opportunité qu'il y a cependant à descendre à des sphères plus basses; et, — en parfaite conformité avec la doctrine, avec les principes et avec la théorie des sphères plus élevées, — à faciliter au peuple la solution concrète des problèmes qui lui sont offerts, afin qu'il puisse connaître la conduite pratique qu'il doit tenir dans les cas particuliers de la vie. Tout cela, il Nous semble qu'on pourrait l'obtenir par le moyen de *leçons populaires et de conférences adaptées*, dans lesquelles on examinerait les problèmes du jour, plus ou moins connexes avec la question sociale, pour en donner au peuple la solution raisonnée, à la lumière de l'Encyclique *Rerum novarum*. De quelle grande et heureuse fécondité serait une telle forme d'apostolat, il est superflu de le dire. »

Ces paroles furent une lumière pour ceux qui cherchaient quelque remède à la situation que nous venons de décrire. Et un beau soir ils se retrouvèrent quatre d'entre eux, réunis par autre chose que le hasard, dans l'un des pres-

bytères les plus accueillants de notre ville. Quatre: le curé, un des membres les plus distingués et les plus avertis de notre clergé canadien; un avocat, dignitaire de l'Association de la Jeunesse et professeur à l'Université de Montréal, type de cette génération nouvelle où la haute culture s'allie à la fermeté des principes et à un dévouement sans bornes aux grandes causes; un journaliste, éveillé à toutes les saines initiatives; puis... un jésuite, que sa cellule lointaine attendit ce soir-là jusqu'après minuit, mais à qui Dieu dut pardonner cette rentrée nocturne, car de cette réunion sortit l'œuvre actuelle.

D'accord pour reconnaître la nécessité de diffuser la doctrine sociale catholique et de prendre comme point de départ l'Encyclique de Léon XIII, on discuta le mode à adopter: conférences périodiques, congrès, Semaine sociale. C'est cette dernière institution qui l'emporta. Pourquoi? Il y avait son nom, familier maintenant à tous ceux qui s'occupent d'études sociales; il y avait ses succès en France d'abord, puis en Belgique, en Espagne, en Italie; il y avait sa recommandation par le premier pasteur du diocèse, l'archevêque de Montréal, dans

la lettre que nous avons citée plus haut; il y avait enfin et surtout son genre spécial, sa nature même.

Permettez-moi, mesdames et messieurs, de m'arrêter quelques instants à cette dernière raison, aux traits essentiels de la Semaine sociale, à ce qui la caractérise, à ce qui lui a permis de produire ses fruits admirables. Ces précisions nous orienteront pour ces journées de labeur et nous permettront de leur imprimer aussitôt—ce qui importe à leur succès—l'allure nécessaire.

La Semaine sociale est d'abord une œuvre de doctrine. Mgr Gibier l'appelait une Université. C'est bien cela. Elle donne un enseignement, et elle le donne d'une façon, si j'ose dire, officielle. On peut donner un enseignement dans un congrès, mais alors c'est en passant, sous une forme oratoire, en s'efforçant de ne pas trop le laisser voir aux auditeurs et même en leur permettant d'en discuter publiquement la substance. Ici, non. Le conférencier est ouvertement professeur, et les assistants élèves. Ne vous blessez pas, mesdames et messieurs, de cette appellation. Devant l'infini des con-

naissances qui s'ouvre à nos esprits nous resterons toute notre vie des élèves. Je n'oublierai jamais qu'à la Semaine sociale de Versailles je vis parmi les assistants, parmi les élèves qui, le crayon à la main, notaient les différentes phases du cours, des chefs d'industrie, de hauts financiers, des jurisconsultes, des députés, voire des évêques, des personnages même venus de loin et jouissant d'une renommée presque mondiale, comme l'auteur remarquable des *Éléments du Droit naturel*, le sénateur Rodrigue de Cepe-da, d'Espagne.

Qu'est-ce donc qui groupe ainsi, autour des chaires de la Semaine sociale, pour de longues journées, des hommes et des femmes qui n'ont pas l'habitude de recevoir un enseignement, dont plusieurs remplissent plutôt le rôle de maître que d'élève ? La valeur personnelle assurément des conférenciers, mais aussi, mais surtout la source à laquelle ceux-ci puisent leur doctrine. « Membres actifs de l'Église enseignée, proclamait, à la Semaine sociale de Rouen, celui qui fut longtemps l'âme de l'œuvre, M. Henri Lorin, nous nous appliquons à projeter sur la masse des faits qui nous entourent la lumière de la doctrine de l'Église enseignante

pour aboutir à un meilleur éclaircissement de la réalité observable. » Et quelques années plus tard l'évêque de Versailles pouvait dire: « La Semaine sociale a une doctrine. Elle étudie dans l'Évangile et sous la direction de l'Église le régime des rapports sociaux... Vous n'êtes pas un Concile; vous n'avez aucune prétention à l'infailibilité doctrinale. Mais vous avez l'ambition de professer la foi catholique la plus intégrale; vous êtes une école qui puise sa force et sa sécurité dans la doctrine de l'Église! Tout votre enseignement est à base d'Évangile et de catholicisme. »

Ces paroles élogieuses, chacun des professeurs de la première Semaine sociale du Canada tient à les mériter. Eux aussi, l'Évangile et le catholicisme les guident. Ils professent envers l'Église la soumission la plus complète. Et ils ne prétendent aucunement d'ailleurs à l'infailibilité doctrinale.

Arrêtons-nous quelque peu à ce dernier point. Deux choses doivent être distinguées dans l'enseignement de cette Semaine: les principes de l'Encyclique, et leurs applications. Les principes sont la manifestation de la doctrine même de l'Église. C'est donc l'Église qui, par la voix

du Souverain Pontife, dans les cours, par exemple, sur le socialisme, sur le droit de propriété, sur l'intervention de l'État, sur le droit d'association, nous exposera la vérité. Même si le Souverain Pontife ne parle pas alors *ex cathedra*, son enseignement est, sinon absolument, du moins moralement certain. Et l'obligation s'impose pour tous les catholiques d'adhérer à ces points de doctrine. Pour les applications il en va autrement. Elles s'appuient évidemment sur ces principes. Chaque professeur qui les en tire y emploie son sens catholique. On comprend cependant qu'elles ne sauraient avoir la valeur doctrinale des principes eux-mêmes, ni par conséquent requérir un assentiment identique de la part des fidèles. On peut être bon catholique et penser différemment sur des questions comme la journée de huit heures et la participation aux bénéfices ou à la gestion des entreprises.

Combien il est à souhaiter toutefois qu'un programme commun, fruit de ces assises, puisse être fixé et rallier les esprits. Quelle force ce serait si nous pouvions, à l'instar des catholiques d'autres pays, posséder un corps de doctrine sociale, basé sur l'enseignement catholique

et tenant compte des modalités diverses de temps et de lieu, que nous nous efforcerions de faire pénétrer dans les lois et les mœurs. « Ce n'est pas un résultat banal, écrit M. Duthoit, que de montrer au monde intellectuel, aux Écoles sociales qui se disputent la pensée moderne, que sur les problèmes fondamentaux du temps présent: rapports de l'individu et de la société, fondement et limites du droit de propriété, contrat de travail, protection légale des travailleurs, organisation professionnelle, les catholiques, soucieux d'être logiques avec leur foi et de tirer de leur morale traditionnelle toutes les conséquences qui doivent en être logiquement déduites, ont des vues concordantes et un programme commun. Ce résultat a été obtenu et, désormais, aucun penseur de bonne foi ne peut refuser au programme social des catholiques l'estime et la considération dues à toute œuvre bien construite. » La première Semaine sociale du Canada n'eût-elle fait que démontrer la nécessité de ce programme et en préparer la codification qu'elle aurait rendu à notre pays un grand service.

La deuxième caractéristique de l'œuvre, c'est cette fraternité, cet esprit de famille qui s'éta-

blit entre les auditeurs. Sont-ce les mêmes préoccupations sociales qui, attirant ici dans le même but des hommes venant de différents endroits, leur ont façonné une âme commune ? Est-ce l'absence de discussion ? Ou encore la volonté de s'unir pour agir ? Quelle qu'en soit la raison ultime, cette fraternité s'est manifestée partout où les Semaines sociales ont tenu leurs réunions. Elle en constitue un des charmes les plus prenants. Elle ajoute aussi à leur valeur, à leur efficacité. Elle permet des échanges de vue fructueux. Vous avez pu le remarquer : il y a, le long de la journée, ce qu'on appelle des temps libres. Ces répit sont voulus. Ils sont nécessaires. Ils font partie du programme. Ils y remplissent même un rôle. C'est le moment où, grâce à cette fraternité, les contacts entre auditeurs se prennent. On désirerait interroger un professeur sur quelque point de son cours : voici qu'il s'offre aux entrevues. On sait que dans l'auditoire se trouve tel homme d'œuvres dont l'expérience est précieuse : quelques amis se groupent autour de lui, spontanément ou après entente, et le font causer. Des membres d'une même association se rencontrent, venus d'endroits différents : on

en profite pour tenir un caucus. Et ainsi certaines parties de l'enseignement sont mises au point, des institutions sont mieux connues, des organisations fortifient leurs cadres, des liens enfin se nouent qui, à la cohésion des esprits dans une doctrine commune, ajoutent la cohésion des cœurs dans des sentiments fraternels.

Reste une dernière caractéristique. Notre œuvre n'est pas une œuvre de dilettante. Nous étudions, non pour le simple plaisir d'étudier, non pour orner nos esprits de connaissances stériles. Nous étudions pour agir. La devise adoptée par les Semaines sociales de France : « La science pour l'action », ne laisse aucun doute sur leur but. C'est dire, mesdames et messieurs, que notre tâche ne sera pas finie quand se fermeront, après les derniers cours, les portes de cette salle. Dans un certain sens elle commencera seulement. Du moins ce sera l'heure des réalisations fécondes. Les principes que nous aurons puisés ici, il faudra les faire passer dans nos vies comme dans la vie de la nation. Nous commencerons par nous-mêmes, par mettre en pratique dans nos actions quotidiennes, dans nos relations avec nos patrons, nos clients ou nos employés, dans l'usage de nos

richesses ou du simple travail de nos bras, ce que demandent de chaque individu la justice et la charité. Puis nous nous efforcerons de faire pénétrer ces mêmes principes dans les mœurs, dans les institutions, dans les lois de notre pays. Nous nous grouperons s'il le faut, par ville, par région, pour nous dévouer à la même œuvre. Nous favoriserons les initiatives que demande Léon XIII, en particulier les associations professionnelles, les syndicats ouvriers catholiques.

Vaines seraient ces longues assises si elles n'avaient comme conclusion une résolution de ce genre, si elles ne déterminaient en chacun de nous la ferme volonté de l'accomplir, si elles n'aboutissaient prochainement à quelque mouvement sérieux de reconstruction sociale. Ce sont là d'ailleurs des points qu'un de nos conférenciers saura, l'heure venue, mettre en relief.

* * *

Un dernier mot, mesdames et messieurs, pour vous exhorter à entreprendre vaillamment le travail de cette Semaine. Nous le commençons sous les plus heureux auspices. La géné-

rosité jamais lassée des Messieurs de Saint-Sulpice a mis à notre disposition un magnifique local; l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française, fidèle à son programme de dévouement, s'est dépensée aux multiples soins de l'organisation matérielle; des conférenciers de haute valeur se sont imposé un dur labeur et parfois un long voyage — il en est même venu de France — pour nous distribuer la manne d'un enseignement solide; le pasteur vénéré de ce diocèse, non content de bénir et d'encourager notre œuvre dès ses débuts, a bien voulu, malgré les suites encore pénibles d'une maladie qui heureusement s'éteint, prendre le premier la parole au seuil de nos réunions et faire descendre sur elle les bénédictions d'en haut; Rome enfin, Rome, lumière de nos esprits et centre de nos affections, par la bouche vénérée de son Pontife, Benoît XV, nous a gratifiés d'une faveur peu commune, et a daigné marquer, dans l'histoire du mouvement social catholique, en traits indélébiles, puisqu'ils participent à la pérennité du siècle d'où ils émanent, l'humble initiative que nous avons entreprise.

Ces faveurs comblent nos cœurs de joie. Mais elles créent en même temps à nos vo-

lontés d'impérieux devoirs. Combien en effet en serions-nous indignes si, sur la tâche à accomplir, nous ne courbions vaillamment nos intelligences. Aux jouissances qu'apporte le labeur intellectuel se mêle presque toujours, lorsqu'il se prolonge, la dure rançon des fatigues corporelles. La matière se rebelle contre l'esprit. Elle crie vite grâce. Elle voudrait s'évader de cet étau où la retient prisonnière un travail cérébral intense. Le grand air l'attire, et à cette époque qui ramène la période longtemps attendue des détente nécessaires, c'est tout un essaim de souvenirs tentateurs qui bourdonne autour d'elle.

Mesdames et messieurs, fermons les oreilles à ces appels séducteurs. Fils de l'esprit, affirmons sa primauté sur la matière. Membres surtout de l'Église, d'une Église vivante et agissante, ne laissons pas passer l'heure qui sonne de l'équipement intellectuel, des manœuvres sociales et des cohésions urgentes. Demain il sera peut-être trop tard. Le sol que nous habitons retentit actuellement du pas lourd d'armées en marche. C'est le prolétariat qui se lève d'un bout à l'autre du pays. Que veut-il ? Plus de bien-être, souvent aussi plus de justice et

plus d'amour. Aucune barrière, économique ou législative, n'est assez forte pour arrêter longtemps ses flots sans cesse grossissants. Seule une doctrine morale qui tempère les inégalités nécessaires, rapproche le riche du pauvre, attache les âmes à leur devoir, peut endiguer cette marée montante. Et c'est parce que le catholicisme possède cette doctrine que se tournent aujourd'hui vers nous, ses fils, vers le petit groupe français du Québec, si méprisé hier, les gardiens impuissants de l'ordre dans les autres provinces. Ils attendent de nos vertus traditionnelles une résistance efficace aux doctrines subversives, ils nous demandent le rayonnant exemple d'une société où le capital et le travail vivent sans oppression et sans haine, dans la bonne entente et la paix.

Rôle important que nous ne pouvons écarter sans trahir la mission que la Providence nous a confiée sur ce continent et qu'attestent les phases diverses de notre histoire.

Rôle auquel doit collaborer chaque élément de la race puisqu'il est fait des gestes de chacun s'ajustant harmonieusement les uns aux autres et groupant en un faisceau infrangible les âmes dont ils relèvent.

Rôle enfin qui exige l'action d'une élite profondément pénétrée des principes sociaux qu'enseigne l'Église et s'efforçant de les diffuser autour d'elle, là surtout où essaient de s'implanter des théories opposées.

La Semaine qui s'ouvre ce matin, mesdames et messieurs, a pour but de former cette élite. En vous enfermant ici pendant cinq jours vous vous préparez donc à accomplir une grande œuvre. Le maintien de l'ordre sur ces vastes terres découvertes par nos aïeux et promises à de si magnifiques développements, le rayonnement du catholicisme qui en aura été l'agent essentiel: voilà de quoi stimuler vos cœurs de patriotes et de croyants. Il n'est pas besoin, pour vous inciter au travail, d'autres arguments.

VI

Pour le recrutement sacerdotal¹

QUE le recrutement du clergé soit une question vitale et actuelle, il n'est pas nécessaire, je crois, de le démontrer longuement.

Le prêtre est essentiel à la religion. Il est le ministre voulu par Dieu pour le faire connaître et le donner aux âmes, pour leur dispenser les grâces divines et les leur conserver. Tel est l'ordre providentiel qui nous régit et dont il faut bien accepter les conséquences. Tout le monde connaît la parole du curé d'Ars: « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, on y adorera les bêtes. »

Or, il y a, hélas! de nos jours, beaucoup de paroisses sans prêtres, des régions même, voire des pays presque entiers. Et on y adore vraiment les bêtes: la bête de la luxure, le veau d'or, le serpent de l'orgueil...

1. Rapport présenté à la réunion sacerdotale du I^{er} Congrès eucharistique de Québec.

Des essais de statistiques ont eu lieu récemment. Bien que — vu l'imprécision de certaines données — les conclusions obtenues soient un peu flottantes, on peut affirmer toutefois que les pays les mieux partagés ont un prêtre pour une moyenne de 760 fidèles: ce sont l'Italie, l'Espagne, la Suisse, l'Angleterre et l'Écosse, la Hollande; puis, avec un prêtre pour 850 environ: la France, la Belgique, l'Irlande, les États-Unis, le Canada, l'Australie. Viennent ensuite les pays d'un prêtre pour 1,000 ou 1,100 fidèles: l'Allemagne, le Portugal, l'Autriche, la Hongrie. Enfin, en quatrième lieu, ceux qui souffrent d'une grande disette sacerdotale: le Mexique, l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud. La moyenne est d'un prêtre pour 4,400, bien qu'au Brésil la proportion s'abaisse à 6,200 et en Amérique centrale à 8,400. Avant la guerre, la Russie se plaçait dans ce dernier groupe, mais la reconstitution de la Pologne et la rentrée de beaucoup de prêtres réguliers l'ont relevée considérablement ¹.

1. *L'Action Populaire* (25 février 1923). Ces chiffres sont déjà anciens. Ceux d'aujourd'hui seraient encore plus faibles.

Nous n'avons tenu compte dans ces statistiques que des fidèles. La proportion des prêtres — même là où elle est la plus forte — n'est pas encore très élevée. Mais que dire, si aux catholiques nous ajoutons maintenant ceux qui, dans la plupart des pays, vivent autour d'eux sans partager leurs croyances et offrent cependant prise au zèle sacerdotal!

Prenons, par exemple, notre propre pays, le Canada. Il se classe dans le deuxième groupement, celui d'un prêtre pour 850 fidèles. Ce n'est pas déjà trop; mais à côté des 3,383,663 catholiques qu'indique le recensement de 1921, il y a 5,404,820 habitants d'autres religions. Sans tomber dans les exagérations de ceux qui ne sont pas loin de regarder cette multitude comme de vraies ouailles, dont la langue, la mentalité et les usages devraient compter dans la direction de l'Église, il faut reconnaître qu'auprès d'un certain nombre l'action du prêtre pourrait s'exercer avec fruit.

Le Canada français, considéré isolément, offre à coup sûr — bien que nous ne puissions présenter de chiffres exacts — une meilleure proportion. Pas autant cependant qu'on serait porté à le croire, car il faut bien tenir compte

des populations françaises des autres provinces et même de celles des États-Unis.

Aussi, ceux qui ont étudié la question des vocations chez nous, en fonction de nos propres besoins, n'hésitent pas à les déclarer encore trop rares. Dans un remarquable travail lu à la Semaine sociale de Montréal, en août dernier, M. le chanoine Courchesne, principal de l'École Normale de Nicolet, affirmait qu'on se plaignait un peu partout du nombre restreint d'ouvriers apostoliques. De son côté, Mgr David Gosselin, dans une brochure: *Questions actuelles*, tout en reconnaissant l'augmentation des vocations, se voit obligé, à cause des œuvres nouvelles récemment surgies, de faire les mêmes constatations: « Il faudrait, écrit-il, doubler le personnel des prêtres consacrés aux œuvres sociales, de Jeunesse et de la Bonne Presse, qui ne s'imposaient pas autrefois comme aujourd'hui; doubler le clergé paroissial dont l'ancien régime a été modernisé et remplacé par un autre plus en harmonie avec les directions de l'Église et les exigences de l'époque actuelle, doubler le personnel enseignant de nos séminaires, afin de le soustraire au surmenage et à la nécessité d'être à la fois professeur et étudiant en théo-

logie, c'est-à-dire de n'être guère, malgré sa bonne volonté, ni l'un ni l'autre; puis, en sus, alimenter la douzaine d'Ordres religieux qui collaborent cordialement aux mêmes œuvres que le clergé séculier. »

Qui, d'ailleurs, n'a entendu la plupart de nos évêques, ceux surtout des diocèses nouvellement créés, signaler, parmi les principaux obstacles au développement de leurs organisations, la pénurie de prêtres ?

Ajoutons enfin que, outre le ministère régulier et ce qu'on pourrait appeler les missions de l'intérieur, il y a les missions de l'extérieur, autrement dit les missions étrangères. C'aura été l'une des grandes préoccupations des derniers Papes que de ramener à l'Église les masses païennes de l'Asie et de l'Afrique. On n'a pas oublié l'émouvante lettre de Benoît XV sur la propagation de la foi. Pie XI y a déjà souvent fait écho. Le clergé indigène devrait sans doute être l'instrument naturel de cette conquête. Il est, suivant les paroles mêmes de Benoît XV, « merveilleusement armé pour acclimater la vérité dans les âmes : bien mieux que tout autre, il sait choisir les moyens de forcer la porte des cœurs ».

Malheureusement, ce clergé est peu nombreux et risque de l'être longtemps encore, car il exige une formation excessivement lente. De toute nécessité, le clergé étranger doit intervenir. Cette aide s'effectue déjà, mais dans une trop faible mesure. L'augmenter sans tarder est un devoir pressant. Toutes les nations catholiques y doivent contribuer. La nôtre n'entend pas forfaire à la tâche. Les belles pages que M. Henri Bourassa a publiées dans son *Canada Apostolique* ont révélé la richesse de son apport. Et elle y ajoute constamment.

Depuis nos évêques qui créent le Séminaire des Missions étrangères, pépinière de futurs missionnaires, jusqu'à ce petit garçon d'ouvrier qui, lisant dans le *Messenger du Sacré-Cœur* une lettre d'un missionnaire de l'Alaska, disait à sa maman: « Oh! que j'ai hâte d'être grand pour aller aider ce pauvre Père! », l'appel de Benoît XV semble avoir remué profondément les âmes. Nos congrégations religieuses l'ont certainement entendu. Franciscains, Capucins, Jésuites, Oblats, Pères Blancs, Pères de Sainte-Croix¹... partent tour à tour. Départs encore

1. Il faudrait ajouter aujourd'hui à cette liste: Dominicains, Rédemptoristes, Clercs de Saint-Viateur, etc.

trop peu nombreux pour les besoins de là-bas! Ce sont d'immenses districts qu'on voudrait confier aux nôtres. Tout dernièrement, on insistait auprès du provincial de la Compagnie de Jésus au Canada pour qu'il se chargeât de la fondation d'un collège au Tonkin. Hélas! les ouvriers ne peuvent pas même suffire aux tâches qui s'offrent ici.

Concluons, sans hésiter. Le recrutement de notre clergé demande à être fortement intensifié.

Pour atteindre ce but, différents moyens se présentent à nous. Nous n'avons aujourd'hui qu'à traiter d'un seul, celui qu'on nous a indiqué en nous confiant ce rapport, l'Eucharistie, ou, pour préciser davantage, la communion.

* * *

Sur l'efficacité du moyen les témoignages abondent. Citons-en quelques-uns, encore qu'ils soient connus pour la plupart. « Semez des hosties, disait le vénérable P. Eymard, et vous en récolterez des prêtres. » « Pour repeupler les Séminaires, écrit le grand apôtre en France du recrutement sacerdotal, le P. Delbrel, il

faut que, dans les paroisses, les curés fassent communier les enfants très jeunes et cela tous les jours ou à peu près. Qu'on continue au collège ou au petit Séminaire. Alors on aura les vocations en bon nombre et solides. » C'est la même conclusion qu'adopte à son Congrès de 1910 l'Alliance des Maisons d'Éducation chrétienne: « Avec la communion quotidienne, l'esprit devient bon..., on vit dans une atmosphère de pureté..., les vocations se multiplient. » « Sans le prêtre, s'écriait, au congrès eucharistique de l'an dernier à Rome, Mgr Lecœur, pas d'Eucharistie, mais sans l'Eucharistie pas de prêtres!... La vraie source du recrutement sacerdotal, c'est l'Eucharistie. »

Telle est aussi la pensée exprimée par le P. Janvier au congrès eucharistique de cette année à Paris: « La dévotion à l'Eucharistie doit conduire un bon nombre de jeunes gens au sacerdoce et à la vie religieuse. La France a le plus urgent besoin de prêtres. Il faut demander à Jésus Hostie de les lui préparer et de les lui donner. »

Ces paroles — et nous pourrions en citer bien d'autres — ne sont pas de vaines affirmations. Elles s'appuient sur des raisonnements solides.

Et d'abord, si le prêtre est avant tout l'homme de l'Eucharistie, rien de plus naturel, rien de plus logique qu'il puise en elle sa haute vocation. Or il en est ainsi. Le prêtre, certes, prie, confesse, prêche, s'occupe d'œuvres, mais, comme on l'a déjà dit et comme on ne saurait trop le répéter, « au fond ce n'est pas d'abord ni spécialement pour tout cela que le prêtre est choisi et consacré. Avant d'être l'homme de la prière, de l'absolution, des œuvres et de la vérité, il est premièrement, — et c'est là sa fondamentale raison d'être, sa nécessité, sa dignité et sa gloire, — il est l'homme de l'Eucharistie... L'acte sacerdotal par excellence, nous enseigne saint Thomas, c'est de consacrer le corps et le sang du Christ. Créer ainsi la victime du sacrifice qui apaise le Père et lui rende juste gloire : voilà le premier rôle du sacerdoce¹ ».

Mais il ne suffit pas que la vocation naisse dans une âme, il faut qu'elle puisse croître et s'épanouir. Or cet épanouissement ne saurait se produire si l'âme n'est pure et généreuse. « Nos vocations, nous écrit un directeur de collège, sont allées se multipliant en propor-

1. Mgr TISSIER, *Congrès eucharistique de Paris*, 1923.

tion du développement chez nos élèves de l'esprit de générosité et de sacrifice. »

La sensualité étouffe le germe divin. L'égoïsme le tue. Mais l'Eucharistie combat victorieusement ces deux vices. Elle dompte les passions et dispose à la générosité. Tous les auteurs ascétiques sont d'accord sur ce point. Qui-conque a dirigé la jeunesse confirmera leur opinion. « Le sang très pur du Christ infusé dans nos veines y éteint les feux de la concupiscence, le corps sans tache du Sauveur émousse l'aiguillon de notre chair révoltée ¹. »

En même temps qu'elle purifie, la communion fortifie. Elle rend aptes aux plus durs sacrifices. Elle y incline suavement l'âme. Inutile d'insister. Quel prêtre ne sait, par son expérience personnelle et celle qu'il a acquise dans le ministère, combien l'Eucharistie fait sortir l'homme de lui-même, de son moi égoïste, le détache des biens et des aises de la terre, l'élève à la pratique des hautes vertus ? C'est le secret de tant d'actes héroïques, d'existences entières passées joyeusement dans l'abnégation et la souffrance,

1. MILLOT.

Un livre paru récemment, la vie du P. Lenoir, aumônier de la Grande Guerre, illustre magnifiquement cette thèse. Il nous montre ce vaillant apôtre non seulement accomplissant des merveilles grâce à sa dévotion eucharistique, mais encore obtenant, par la communion fréquente, d'hommes ordinaires, de soldats hier encore tièdes, indifférents, souvent même non pratiquants, les actes les plus admirables de courage et de générosité. On a même vu plusieurs de ces poilus s'acheminer, au sortir de la guerre, malgré leur âge assez avancé, vers un noviciat ou un grand séminaire. Vocations tardives, mais combien précieuses, écloses au fond des tranchées, d'une semence eucharistique, cultivées par la communion fréquente dans une atmosphère de perpétuel sacrifice et s'épanouissant, au grand jour de la victoire, à travers les multiples obstacles que leur suscitaient l'enivrement du triomphe et l'appel, après des années de renoncement, d'une vie de repos et de jouissances bien méritées.

Ah! si tous les prêtres agissaient comme cet admirable aumônier! si chacun considérait comme un de ses premiers devoirs la culture des vocations par l'Eucharistie, par la com-

munion fréquente et quotidienne! Quels que soient en effet les efforts accomplis jusqu'ici pour amener notre jeunesse à la Table sainte — et nous sommes certes l'un des pays qui ont le mieux répondu à l'appel de Rome — il reste encore beaucoup à faire. Occupons-nous aujourd'hui, puisqu'il faut nous restreindre, de deux cas seulement, mais ce sont ceux qui touchent de plus près à notre sujet: l'enfant au foyer, le jeune homme au collège.

La plupart de nos enfants communient jeunes, mais malheureusement cet acte salutaire demeure presque toujours sans suite, du moins sans la suite logique qu'il devrait avoir. Ces petits communians ne s'approcheront plus de l'autel que deux ou trois fois durant l'année. Et ce sera, plus tard, l'une des difficultés que rencontreront leurs directeurs de conscience: il leur faudra changer une habitude, l'habitude de la communion rare. Qui en est responsable? La mère d'abord, je crois bien, puisque cet acte dépend surtout d'elle, mais aussi le prêtre qui ne la renseigne et ne la stimule pas assez.

Parmi les causes principales de la rareté des vocations en France, on a signalé l'opposition

des mères. Pierre l'Ermite en a décrit les phases émouvantes dans son beau roman: *Comment j'ai tué mon enfant*. Et dans un rapport récent, le recteur des Facultés catholiques de Lyon, Mgr Lavallée, y insistait à son tour. Une telle opposition n'existe pas, règle générale, chez nous. Au contraire, la plupart des mères canadiennes seraient heureuses de voir leurs fils monter à l'autel. Combien les offrent à Dieu avant même leur naissance. Un jeune homme, sur le point de se marier, me demandait dernièrement une prière, qu'il voulait réciter tous les jours avec sa femme, afin d'obtenir la vocation pour ses enfants. Combien leur disent le matin de leur première communion: « Tu demanderas au bon Jésus qu'il fasse de toi un prêtre! » Combien s'imposent de rudes sacrifices pour que ce vœu s'accomplisse: « Je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour que le bon Dieu le prenne », m'écrivait, cette semaine même, une pauvre mère dont le fils, après s'être destiné au sacerdoce, venait de manifester sa volonté de rester dans le monde.

Ces exemples pourraient se multiplier. Ils indiquent bien, je crois, l'état d'âme ordinaire

des mères canadiennes. Aussi, si on leur montrait l'influence de la communion fréquente sur le développement de la vocation, elles y attacheraient plus d'importance, elles la favoriseraient davantage.

Voilà donc un premier devoir qui s'impose aux prêtres, à ceux du ministère: par la mère amener les tout-petits à la communion fréquente, imbiber leur vie d'Eucharistie et faire germer ainsi en eux la vocation. Qu'on me permette de signaler à ce sujet le rapport présenté au dernier congrès eucharistique de Paris, à la section féminine, par M. Jean Guiraud: *le Recrutement sacerdotal et la mère*, puis le livre si utile du P. Michel: *la Communion des tout-petits*, vrai guide de la mère chrétienne.

Mais l'action maternelle ne suffit pas pour la culture des vocations. Il faut compter aussi sur le travail de nos maisons d'enseignement secondaire. C'est de ces forteresses intellectuelles que sort notre clergé. Elles sont nos principales pépinières de prêtres. Les vocations écloses au foyer doivent pouvoir s'y développer et s'y épanouir. Celles même à qui il a manqué jusque-là une atmosphère propice devraient la trouver dans ces maisons.

J'ai voulu savoir combien nos dix-huit collèges classiques avaient fourni de recrues, cette année, à nos séminaires et à nos noviciats. Dix-sept ont répondu au questionnaire qui leur fut adressé. Ces collèges avaient, en juin dernier, un total de 415 finissants. 194 ont pris la soutane, soit 47 pour cent. Le résultat, certes, n'est pas à dédaigner. Si l'on considère toutefois que presque tous nos collèges, sans être de petits séminaires dans le sens canonique du mot, s'en rapprochent cependant non seulement par le nom mais surtout par le règlement en usage, qu'il n'y a pas dans la plupart des diocèses d'autres sources de recrutement sacerdotal, que la majorité des parents qui mettent leurs enfants dans ces maisons espèrent en faire des prêtres, que le personnel est complètement ecclésiastique, nous serions en droit, il me semble, de compter sur un meilleur rendement. Nous pouvons du moins y tendre puisque, nous l'avons vu, les ouvriers apostoliques sont encore trop rares chez nous.

Quel rôle joue la communion dans ce recrutement, nous avons essayé aussi de l'établir. Notre questionnaire interrogeait à ce sujet les directeurs de collège. Pour faciliter leur ré-

ponse, nous avons divisé les élèves en deux catégories: internes et externes. Seize directeurs sur dix-sept ont pu répondre de façon assez précise. Sur 5,662 internes, 3,838, soit près de 68 pour cent, communient tous les jours; les autres, à peu d'exceptions près, au moins une fois par semaine. Pour les externes, le contrôle est presque impossible. On a pu constater toutefois qu'ils communient moins souvent que les internes. Enfin, à une dernière question: « Le nombre des vocations a-t-il augmenté avec la communion fréquente ? » onze ont répondu catégoriquement: oui; deux: non; et quatre n'ont pas osé se prononcer.

Que conclure de tout cela ? On peut faire dire aux statistiques tout ce que l'on veut, prétendent quelques-uns. C'est vrai, dans bien des cas. De cette petite enquête, cependant, quelques conclusions se dégagent assez nettement. Et d'abord celle qui s'appuie sur la dernière réponse. C'est la plus consolante: dans la plupart des collèges, la communion fréquente a fait monter notamment le nombre des vocations. Puis une deuxième: étant donné le nombre des communions quotidiennes, celui des vocations pourrait être plus élevé. Et enfin,

peut-être, une troisième: dans quelques collèges, là en particulier où les externes sont nombreux, de plus grandes facilités de communion devraient être établies.

De la première conclusion, rien à dire. Elle concorde avec les principes énoncés plus haut. Elle ne peut que stimuler notre zèle.

La deuxième suggère quelques réflexions. Celle-ci, en premier lieu. Les communions se font-elles toujours, ou du moins généralement, comme elles le devraient, appuyées en particulier sur une piété éclairée et généreuse? Ne s'y glisse-t-il pas trop souvent de la routine, de la tiédeur, une sorte même d'inconscience propre à en diminuer les effets? Ces imperfections ne sauraient, à coup sûr, nous justifier d'écarter de la sainte Table les âmes qui en souffrent, elles nous obligent cependant à chercher les moyens de les guérir.

La formation doctrinale compte parmi les plus importants de ces remèdes. Son absence est habituellement funeste au communiant. Basée sur un simple goût sentimental, la pratique de la communion fréquente ne pourra ni donner tous ses fruits ni se prolonger longtemps. Il lui faut le roc solide des convictions. Que

le jeune homme sache donc en quoi consiste l'Eucharistie, pourquoi il doit en faire son aliment quotidien, quels effets elle produit dans l'âme; mais aussi de quelles vertus, de quelles qualités, de quel travail intérieur il faut entourer sa réception. Triduum eucharistiques, exhortations hebdomadaires, entretiens personnels donneront cette formation doctrinale nécessaire.

Il faudrait aussi que, par les efforts combinés des maîtres, régnât dans la maison une atmosphère ou mieux encore une vie eucharistique intense. Que le tabernacle, à la portée de tous, en soit le centre; que la communion devienne l'acte principal de la journée vers lequel convergent les autres exercices de piété: méditation du matin, messe, examen, lecture spirituelle, prière du soir. La discipline elle-même, l'observation du règlement, l'accomplissement des devoirs de chaque jour peuvent se rattacher à cette vie, y puiser leur sève, en vivre. Il faut l'apprendre à l'enfant: c'est la communion qui en fera un homme de devoir, un élève gai, studieux, obéissant. On lui enseignera aussi que Notre-Seigneur n'aime pas qu'on se présente à lui les mains vides. Hostie,

il demande des victimes: on lui apportera donc ses bonnes actions de la veille, ses sacrifices, ses renoncements. Ainsi, tout dans cette existence tournera autour de la communion, et tout, par conséquent, tendra à la préparer ou à en profiter, à la rendre plus fervente et plus fructueuse.

La Croisade eucharistique des enfants a grandement contribué en Europe, et particulièrement en France, à établir cette vie eucharistique. Des collèges entiers en ont été transformés. Cette croisade n'existe pas chez nous. La Ligue des Cadets du Sacré-Cœur, m'a-t-on dit, poursuit le même but. Ses résultats, cependant, sont loin d'y répondre. Ne pourrait-on alors lui infuser un sang nouveau, la rendre plus active, plus pratique, plus efficace? Qu'on la remodèle même, s'il est nécessaire, sur le type de la Croisade française.

Notre dernière conclusion portait sur les facilités de la communion. Cette petite enquête nous a prouvé, en effet, que dans plusieurs collèges il n'est pas facile pour les externes de communier. Ce fut, dès l'apparition du décret libérateur, l'une des grosses difficultés que rencontrèrent les apôtres de la communion

fréquente. J'eus l'occasion, en 1913, d'en causer avec le saint P. Lintelo, alors père spirituel au collège de Charleroi. « Nous avons en Belgique, me répondit-il, la même difficulté. Un seul collègue l'a véritablement résolue, celui qui s'est décidé à donner le déjeuner aux externes communiants. » Et comme je tentais de lui faire remarquer que cette solution était assez onéreuse chez nous, que notre climat plus rigoureux ne permettait pas à nos enfants de se contenter le matin d'un bol de café et d'une tranche de pain, le saint religieux m'interrompit par cette phrase que ponctuait un geste énergique: « Quand il s'agit d'âmes à nourrir, aucun sacrifice ne doit nous arrêter! » C'est la même solution d'ailleurs que préconisa, dans son rapport au congrès eucharistique de Lourdes, l'évêque de Saint-Flour, Mgr Lecœur.

Rendre à tous, aux externes comme aux internes, les communions aussi faciles que possible, tout en les laissant absolument libres, telles sont les deux conditions générales que devrait s'efforcer de réaliser tout règlement de collège.

Nous ne pouvons entrer ici dans les nombreux détails qui se présentent: heures du lever

et des messes, direction spirituelle suivie, abondance de confesseurs, etc., mais pour tous s'applique la règle cristallisée dans la parole du P. Lintelo: « Quand il s'agit d'âmes à nourrir, aucun sacrifice ne doit nous arrêter ¹. »

Et c'est par cette parole, dressée comme une devise, que je veux terminer ce rapport. Puisque le recrutement sacerdotal s'impose de plus en plus chez nous, puisque la communion en est l'un des principaux moyens, c'est nous, prêtres, ministres de l'Eucharistie, qui en tenons, pour ainsi dire, la clef. Plaise à Dieu que jamais la paresse, l'insouciance ou le manque d'esprit surnaturel nous fassent négliger ce grand œuvre!

Lacordaire quittait un jour une brillante compagnie où sa parole réconfortait les âmes, pour rentrer à Sorrèze confesser et communier ses élèves. Et à ceux qui voulaient le retenir, il répondit simplement: « Si vous saviez la valeur d'une communion dans une vie! »

Nous le savons, nous, messieurs, et que cela vaut qu'on lui sacrifie ses aises, ses attrait, un

1. On trouvera dans le rapport de Mgr Lecœur, cité plus haut, de précieux détails sur la vie eucharistique dans les collèges. Compte rendu, p. 734, sqq.

repos bien mérité, voire un ministère peut-être plus brillant mais moins fécond. Prenons donc aujourd'hui, au cours de ce congrès, où tant de grâces inondent nos âmes, la ferme résolution d'être avant tout des semeurs d'hosties, afin que par nous se multiplient, sur cette terre canadienne, les vocations qui la conserveront fidèle au Christ, et lui permettront même d'étendre jusqu'aux régions les plus lointaines l'exercice de son culte et la gloire de son saint nom.

VII

Notre dévotion mariale¹

QUÉBEC est aujourd'hui en liesse. Les drapeaux flottent sur les édifices, de nombreux pèlerins animent nos rues, les églises se remplissent de pieux fidèles, de tous les cœurs monte un hymne de joie et de gratitude.

C'est à vous, Éminence² — dont le zèle des âmes et la dévotion mariale ont voulu ces imposantes assises, — que va d'abord cet hommage populaire. Il s'adresse ensuite à la Vierge, Mère tendrement aimée et objet de ces fêtes; il s'élève enfin jusqu'au trône du Christ, roi des individus et des nations, où doit finalement aboutir toute manifestation envers Marie, *ad Jesum per Mariam*.

La cérémonie de ce matin revêt un cachet particulier. Elle était bien marquée pour le début de ce congrès, car elle relie le présent

1. Sermon prononcé à la messe pontificale du 1^{er} Congrès marial de Québec.

2. S. Ém. le cardinal Rouleau, O. P.

au passé, elle rattache les fils aux pères, les vivants aux morts. Elle nous ramène aux premiers temps de la colonie, à cette époque héroïque où sur cette terre d'élection, que la barbarie avait longtemps couverte de ses ombres, s'édifiait sous le souffle de la foi et dans la flamme du sacrifice notre race naissante.

Rappeler brièvement cette période glorieuse, puis en tirer une leçon d'espérance, tel est tout le dessein de ce discours. Puisse la Vierge Marie, que mes faibles paroles voudraient honorer, leur donner vie et puissance!

* * *

Vous connaissez, mes frères, le fait historique. Québec venait à peine d'être fondé. Les rois de France, de qui relevait cette difficile entreprise, n'en dissimulaient point le but. Ils voulaient d'abord évangéliser ce vaste territoire, y faire connaître et aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ. Leur lieutenant, Champlain, animé du même zèle, n'épargnait rien pour réaliser leur pieux dessein. Mais de sérieux obstacles se dressaient sur sa route. Les com-

pagnies de marchands, uniquement préoccupées de leurs intérêts matériels, paralysaient sans cesse son action. Durant vingt ans il lutte énergiquement contre elles. Dix-huit fois, il traverse les mers pour dénoncer leurs odieuses manœuvres et essayer d'en libérer la colonie.

Enfin, en 1629, ses vues triomphent. Gagné par un missionnaire jésuite, le P. Noyrot, Richelieu, alors ministre tout-puissant, intervient. Il fonde la Compagnie des Cent Associés et lui donne pleins pouvoirs sur la Nouvelle-France, avec la tâche expresse d'y faire fleurir la civilisation française et catholique. Une ère nouvelle s'ouvre. Champlain va pouvoir poursuivre en paix le noble projet conçu par François I^{er} et Henri IV.

Hélas! un événement subit vient renverser tous ces plans. La guerre éclate entre la France et l'Angleterre. Dirigée par des calvinistes français, traîtres à leur patrie, les frères Kertk, une flotte nombreuse cingle aussitôt vers Québec. Et avant que ses nouveaux protecteurs aient pu lui apporter le moindre secours, la petite colonie est assiégée. Sans vivres, sans munitions, sans hommes, il lui faut capituler. Le Canada devient anglais.

Tristes heures pour Champlain! C'est la ruine de ses longs et laborieux efforts, c'est la disparition de toute influence française en Amérique, c'est la perte surtout des âmes innombrables qu'il avait rêvé de donner à Notre-Seigneur.

Mais la confiance n'abandonne pas les cœurs bien trempés. Le valeureux soldat garde, dans sa détresse, un ferme espoir. Il sait que Dieu est le Maître tout-puissant, qu'il tient en ses mains les destinées des individus et des nations, qu'il peut, si cela lui plaît, changer soudain la marche des événements. Il a recours à lui. Et, — admirez ici son sens catholique, — afin de mieux assurer le succès de sa démarche, il la fait passer par Marie. Enfant de la Saintonge où la Vierge était honorée d'un culte spécial sous le nom de Notre-Dame de Recouvrance, c'est vers elle qu'il se tourne. Il promet d'ériger à Québec une chapelle en son honneur si la France recouvre le Canada. Meilleure protectrice ne pouvait être choisie pour un tel but.

Trois ans plus tard, la grande grâce était accordée. Par le traité de Saint-Germain-en-Laye signé en 1632, le Canada redevient fran-

çais. Champlain rentre aussitôt à Québec et s'empresse d'accomplir son vœu. Il fait élever tout près de l'esplanade du fort, sur le site même de cette basilique, à l'endroit exact où se dresse actuellement son maître autel, une chapelle dédiée à Notre-Dame de Recouvrance.

Humble sanctuaire, modeste de proportions et d'allure, mais combien grand par l'inspiration qui le fit naître, combien riche surtout de tous les trésors spirituels que ses murs allaient bientôt contenir. Durant dix-sept ans il sert d'église paroissiale. La vie religieuse de la colonie, alors très fervente, s'y concentre. Gouverneurs, officiers, colons viennent y prier côte à côte dans cette touchante intimité que crée, entre hommes de même nationalité, l'éloignement de la patrie. Au pied de l'autel ils mettent en commun leurs joies et leurs tristesses, leurs deuils et leurs espoirs. Un seul cœur, une seule âme les animent.

Sous ce modeste toit se déroulent plusieurs des principaux événements de l'époque: les funérailles de Champlain en 1633, la dédicace du pays à l'Immaculée Conception en 1636, la réception en 1639 des premières religieuses venues de France, Ursulines et Hospitalières.

Quelques grands noms de missionnaires s'y rattachent aussi: Charles Lalemant, Ennemond Massé, Anne de Noue, qui en furent les servants.

En 1640 un violent incendie détruisait de fond en comble l'humble chapelle. Disparue, son souvenir ne devait pas toutefois s'éteindre. Elle avait été si intimement liée à notre vie nationale, elle avait tant contribué à en assurer les bases religieuses! Plusieurs regrettaient cependant qu'aucun vestige matériel ne rappelât sa glorieuse histoire. La cérémonie d'aujourd'hui vient combler leurs désirs.

Si cette restauration a quelque peu tardé, ne peut-on y voir comme une permission, j'oserais même dire une attention délicate de la Providence?

Cette année 1929 marque le troisième centenaire du vœu de Champlain. Et les fêtes elles-mêmes dans lesquelles s'encadre cette cérémonie, ne pouvaient mieux convenir au geste que nous voulons faire revivre, car elles s'y relient étroitement. Ainsi se manifestent à trois siècles de distance, par un heureux concours d'événements, la continuité de nos sentiments religieux, la fermeté d'une tradition qui n'a

jamais fléchi et dont la persistance honore notre peuple.

Que veut, en effet, ce congrès ? Glorifier la Vierge Marie dans un de ses plus beaux attributs, celui de Médiatrice. A tous, prédicateurs et rapporteurs, la même consigne a été donnée : rappeler « le rôle que Marie joue dans l'économie de notre salut », montrer qu'elle est « la trésorière de Dieu et la dispensatrice de ses bienfaits », que « toutes les grâces sans exception nous viennent de Jésus par elle ». Et les paroles saisissantes de saint Bernardin de Sienne peuvent servir d'exergue à l'enseignement qui tombera durant ces jours bénis de chaque chaire du diocèse : « Toute grâce communiquée aux hommes l'est par un triple échelon. Elle va du Père au Christ, du Christ à la Vierge, et de la Vierge à nous..., de façon que nulle créature ne reçoit aucune grâce dont Marie ne soit dépositaire. »

Mais cette doctrine, que professe actuellement l'Église universelle et dont ces journées d'étude vont mettre en relief la richesse dogmatique et les profondes répercussions morales, c'est elle que Samuel de Champlain proclamait

en 1629, par l'acte mémorable que nous commémorons aujourd'hui.

Penchons-nous un instant sur cette grande âme. Essayons de découvrir les pensées qui l'agitent en ces heures sombres de la prise de Québec. Guerrier terrassé par l'épreuve, songe-t-il à tenter fortune ailleurs, à refaire son avenir, à venger les armes françaises ? Nullement, mes frères. Une seule idée hante alors son esprit, mais tenace, pressante, impérative : reprendre le grand dessein de ses rois, donner à Jésus-Christ ces vastes terres, en faire un royaume vraiment catholique. N'a-t-il pas écrit : « Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire, et les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les pays où règne l'idolâtrie que pour les soumettre à Jésus-Christ. » Tout le reste, avancement personnel, richesses matérielles, gloire nationale, ne compte plus en ce moment. Bagatelles et futilités en regard de l'unique but à atteindre : l'établissement du règne de Notre-Seigneur !

Et vers qui se tourne Champlain pour la réalisation de ce rêve magnifique ? Nous l'avons constaté : vers Notre-Dame de Recouvrance, vers la Vierge Marie. N'était-ce pas lui re-

connaître la puissance que nous célébrons aujourd'hui, l'honorer comme dispensatrice des grâces divines, comme médiatrice suprême entre Jésus-Christ et les hommes, et même plus, entre Jésus-Christ et les sociétés ?

Ce que veut en effet ce grand chrétien, remarquons-le, ce n'est pas seulement quelques âmes païennes converties à la foi, c'est toute une race étalant sur ce promontoire l'incomparable spectacle d'une vie pleinement unie au Christ, c'est une nouvelle France, répétant, par delà l'océan, les gestes de la mère-patrie — *Gesta Dei per Francos* — et faisant resplendir à travers ce monde étonné la doctrine de l'Évangile et les vertus chrétiennes. Mais pour accomplir leur devoir et remplir leur mission, les nations ont besoin, comme les individus, de la grâce d'en haut. D'où peut-elle leur venir, si ce n'est de la même et intarissable source : de Jésus, par Marie, l'universelle médiatrice ? Ainsi que le chante la sainte liturgie : « Dieu a tout remis entre ses mains et il n'est rien qu'il n'ait confié à son pouvoir. » Telle était bien en 1629, quelque hardie qu'elle pût paraître à cette époque, la pensée, imprécise si l'on veut, mais réelle et agissante, du fondateur

de Québec, du chef énergique et croyant qui allait marquer de sa puissante empreinte la race implantée par ses soins sur les bords du Saint-Laurent.

On n'invoque pas en vain, mes frères, la Mère de Dieu; on ne recourt pas sans fruit à sa puissante médiation. Champlain et ses compagnons devaient l'éprouver. Non seulement leur vœu fut exaucé et le Canada redevint français et catholique, mais l'érection de la chapelle dédiée à Marie y fit s'épanouir une vie religieuse dont la ferveur rappelait les premiers temps du christianisme.

Les historiens de cette époque sont unanimes à reconnaître l'ardente piété de la petite colonie québécoise de 1633. Les relations en rapportent maints traits édifiants. La prière se récite en commun dans les familles. L'observation du dimanche et des fêtes ne laisse rien à désirer. Les principaux colons font partie de la Congrégation de la Sainte-Vierge et fréquentent souvent les sacrements. Quelques-uns pratiquent des pénitences d'anachorètes. Tous, conclut le P. Lejeune, ne sont pas venus au

Canada, la conscience en paix, ni même animés de bonnes dispositions mais — remarquez le bel éloge — « ils changent de vie en changeant de climat ».

Et le P. Charlevoix: « On vit commencer dans cette partie de l'Amérique une génération de véritables chrétiens parmi lesquels régnait la simplicité des premiers siècles. » Mêmes témoignages sous la plume des écrivains protestants: tous louent la foi robuste, les mœurs simples et pures de ces premiers Canadiens.

Et ces éloges ne s'adressent pas seulement au peuple, aux petites gens. Ils vont jusqu'aux chefs. Car l'exemple venait de haut. « Le fort où résidait le gouverneur, a-t-on écrit, était une école de religion et de vertu. On y lisait la vie des saints aux repas. On y sonnait l'angélus trois fois le jour. On y disait les prières en commun, à genoux. Chacun faisait dans sa chambre l'examen de conscience. Certains officiers, tels l'amiral de la flotte, du Plessis Brochard, et le commandant du *Saint-Jacques*, la Rochejacquelein, étaient de vrais modèles de foi et de piété. »

Comment ne pas reconnaître, mes frères, dans ce magnifique épanouissement de la vie

catholique l'influence de Marie couvrant de sa protection ce petit peuple qui s'est confié à elle aux heures de détresse ?

Mais comment aussi ne pas puiser dans ce passé glorieux une leçon d'espérance pour l'avenir ? La puissance de la Vierge n'a pas diminué. Sa bonté non plus. Ce qu'elle a fait hier pour nos pères, elle le peut aujourd'hui pour leurs fils. Si nous lui témoignons la même confiance, le même amour, le même culte, pourquoi n'étendrait-elle pas sur nous la même protection ?

Et nous avons tant besoin, à l'époque critique que nous traversons, de cette aide maternelle.

Ah ! loin de moi la pensée de vouloir nier la sève de vie catholique qui gonfle encore nos âmes. On juge l'arbre à ses fruits. Est-ce qu'ils ne s'étaient pas, riches et abondants, sous les yeux de tous ?

Voyez ces spectacles, comme il ne s'en rencontre peut-être nulle part ailleurs : nos églises débordantes de fidèles, la table eucharistique garnie chaque matin de nombreux convives, une élite croissante fréquentant les maisons de retraite et se livrant à un apostolat fructueux,

de pieuses manifestations — tel ce congrès — où les autorités religieuses et civiles collaborent étroitement à la plus grande gloire du Christ.

Voyez les œuvres splendides qui s'épanouissent partout : organisations professionnelles, nées des directions pontificales ; groupements patriotiques animés d'un vif esprit chrétien et servant de rempart à notre foi ; institutions économiques et sociales, revêtant toutes les formes que requiert le besoin des temps, depuis le journal franchement catholique et les cercles d'études jusqu'aux mutualités et aux caisses populaires.

Voyez cette remarquable efflorescence de vocations sacerdotales et religieuses dont bénéficie notre pays dans les domaines les plus variés, et qui, par surplus, jette sur les plages lointaines de vaillantes troupes de missionnaires courant à la conquête des âmes.

Voyez surtout nos paroisses, admirable organisme, cellule incomparable, où naît et se développe une vie chrétienne intense et dont les clochers, échelonnés dans le ciel pur, semblent jalonner la route qui conduit à Dieu.

Ah ! oui, Église du Canada, tu peux porter le front bien haut, car l'humble grain de sénévé, mis en terre il y a quelque trois cents ans sur

ce sol barbare, a germé sous la protection de la Vierge et donné un peuple aux mœurs saines, aux convictions robustes, au cœur d'apôtre.

Et cependant, mes frères, il serait déloyal de ne pas le constater, ce tableau a des ombres, cette vie chrétienne ses défaillances, ces splendeurs leurs revers.

Nous vivons au vingtième siècle, siècle de progrès et d'internationalisme. Les barrières n'existent plus entre les peuples. L'océan même ne compte guère. D'une rive à l'autre circulent les idées, s'entremêlent les théories, se répètent les gestes. Or un fait incontestable existe. Jésus-Christ, malheureusement, ne règne plus sur la plupart des cités. Un vent de laïcisme a balayé la terre. Rares sont les royaumes qui n'ont pas subi ses ravages. Il a dressé l'homme contre son Maître. Et pour lui faire mieux oublier les joies pures de son ancienne allégeance, il l'a plongé dans l'ivresse de l'orgueil ou les débauches de la sensualité.

Notre pays, Dieu merci, n'est pas encore tombé dans cet abîme. Mais qui oserait affirmer que nous ne glissons pas sur ses pentes ? Ce paganisme mondial a poussé ses vagues jusque sur notre sol. Nous en ressentons les

pernicieux effets. La foi de nos intellectuels, par exemple, n'a-t-elle pas sensiblement baissé ? Et le respect pour le clergé ? la soumission aux directions ecclésiastiques ? l'attachement à la vie paroissiale ?

Que dire du luxe envahissant, de l'immodestie des toilettes, de la perversité croissante des amusements, du mépris des lois conjugales, de la profanation ouverte et non réprimée du dimanche, des atteintes à l'autorité des parents et aux droits de l'Église ?

Que dire encore de ce contact trop facilement accepté, recherché même, avec ceux qui ne partagent pas notre foi et sur des terrains où la neutralité est funeste au catholicisme ? Et cette atmosphère déprimante et corruptrice, créée par la presse jaune et le film séducteur, dans laquelle grandit de plus en plus notre jeunesse, tombeau des cœurs purs et des âmes viriles...

Ah ! sans vouloir charger le tableau, nous ne pouvons pas ne pas voir ces tares et ne pas en être effrayés. Proclamer, sous l'empire d'une fierté mal placée, que tout va pour le mieux et nous endormir dans une tranquille béatitude, serait une faute impardonnable.

Faisons la juste part du bien et du mal, puis, pour que le bien triomphe, ayons recours à Marie. Ce sera l'un des grands bienfaits de ce congrès: nous rapprocher d'elle davantage, nous habituer à recourir à sa médiation, à passer par son intermédiaire pour aller à Jésus.

Et elle nous aidera comme elle aida nos pères en 1629. La situation était alors autrement critique. Sans ressources, abandonnée par la France, assiégée par l'ennemi, la petite colonie s'était écroulée. Marie cependant la releva, la restaura, lui donna une vie nouvelle et combien intense.

Grâce à Dieu, nous n'en sommes pas rendus à cette extrémité. Nous avons des vivres, des munitions, des hommes. Nous ne songeons pas à capituler. Mais l'ennemi est puissant. Les Kertk d'aujourd'hui sont légion. Ils connaissent la guerre. Ils possèdent des armes perfectionnées. Ils nous cernent. Qui viendra nous secourir? Comme autrefois, notre Mère du ciel!

O Marie médiatrice, jetez un regard sur ce petit peuple qui vous appartient et veut vous rester fidèle.

Vous l'avez sauvé jadis, Notre-Dame de Recouvrance, d'une mort certaine. Vous avez

trempé son âme de force et de vertu. Vous l'avez dressé sur ce promontoire comme un phare lumineux dont les rayons ont projeté la foi jusqu'aux plus lointains rivages de ce continent et même par delà l'océan.

O Mère bénie, en ce jour où vous revenez parmi vos enfants, où vous reprenez la place d'honneur que vous avaient donnée nos pères, écoutez la prière qui monte vers vous de ces foules aimantes. Répétez le miracle de 1633, rendez nos cœurs plus purs, plus virils, plus chrétiens, resserrez nos rangs autour du clocher paroissial, faites que le peuple canadien-français s'attache davantage au rôle glorieux reçu de votre Fils: qu'il soit vraiment, dans cette arène terrestre où s'affrontent sans cesse des forces rivales, le témoin du Christ, le soldat valeureux de l'Église, l'intrépide chevalier des épopées surnaturelles!

Ainsi soit-il.

VIII

Le précepte du dimanche¹

RENDRE le peuple meilleur, telle est la devise qu'adopta la première Société Saint-Jean-Baptiste fondée au pays, et dont s'inspirèrent toutes celles qui suivirent.

Animées d'un patriotisme ardent et éclairé, elles s'efforcent d'entretenir la fidélité aux devoirs et le culte des traditions qui ont fait la grandeur de notre passé et garantissent notre survivance.

Or, s'il est un devoir auquel est lié le progrès matériel et moral de notre nationalité, c'est bien celui dont je dois vous dire quelques mots ce soir. En l'inscrivant au programme, la société Saint-Jean-Baptiste de Québec a donc fait œuvre opportune et bienfaisante; elle prouve qu'elle comprend le rôle salubre qui lui incombe. Et nous lui devons pour ce geste nos plus sincères félicitations.

1. Allocution prononcée au Congrès de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec.



Le dimanche occupe dans le plan divin de la création une place prépondérante. C'est une des assises fondamentales sur lesquelles repose tout l'ordre du monde social. Dieu, l'Église, la société, la famille, l'individu ne se conçoivent pas sans lui.

Dieu d'abord. C'est son jour, celui qu'il s'est spécialement réservé. Sans doute tous lui appartiennent. A chacun nous sommes obligés de le louer, de l'honorer, de le servir. N'est-il pas le maître absolu de toutes choses ? Mais il a voulu en plus que, le septième jour, nous reconnaissons, par des pratiques spéciales, son domaine souverain. Aucun homme ne peut se soustraire à cette obligation.

L'Église. Gardienne ici-bas des droits de Dieu et des intérêts des âmes, le devoir lui incombait de maintenir ce précepte, d'en déterminer les points essentiels, de veiller à leur observation. Elle n'y a pas manqué. Chaque dimanche elle convie les fidèles dans ses temples et en même temps qu'ils rendent hommage à leur divin roi, elle les instruit, les réconforte, les redresse.

La société. Soumise à Dieu comme l'individu, elle lui doit, elle aussi, respect et fidélité. Elle a besoin, en outre, d'un lien qui unisse intimement les âmes, qui les place pour ainsi dire au même niveau et leur fasse accepter sans aigreur les inégalités et les épreuves de la vie. Ce lien, où le trouvera-t-elle en dehors de la participation aux offices de l'Église où grands et petits se confondent ?

La famille. Les exigences modernes, vous ne l'ignorez pas, en dispersent les membres. Le père, la mère, les enfants, chacun s'en va de grand matin à son travail et revient harassé, le soir, pour un repos qui souvent ne souffre aucun délai. Comment se voir, se parler, s'aimer ? Mais le dimanche est là qui reforme la famille, qui l'unit dans une prière commune, qui resserre les liens d'affection.

L'individu enfin. Ah ! vous le savez encore mieux, messieurs, l'homme aspire de toutes ses puissances au repos dominical. Son âme et son corps, son intelligence et son cœur, tous ses sens demandent qu'au bout de six jours le rude labeur quotidien cesse et que, dans la paix, le calme, le repos, l'être tout entier puisse se

tourner vers son Créateur et lui rendre un hommage filial.

Ainsi liée à notre vie physique, sociale, morale, la loi du dimanche devrait être universellement observée. Hélas ! il n'en est pas ainsi.

L'Église a fixé deux points essentiels : l'assistance à la messe et l'abstention des œuvres serviles. Elle demande en outre que la journée se passe dans des exercices de piété, des récréations honnêtes, un repos réparateur. Mais l'ennemi de l'homme veillait. Il eut vite fait de trouver en nous, dans nos passions, d'actifs complices. Et que voyons-nous ?

Pour mettre plus d'or dans leurs coffres, des chefs d'industrie refusent d'interrompre leurs travaux. Et le dimanche, tel un jour ordinaire, les machines ronflent, la fumée des usines obscurcit le ciel, les ouvriers peinent comme des bêtes de somme. C'est le triomphe de la cupidité.

La sensualité réclamait, elle aussi, sa part. Elle l'obtient. Nombreux sont maintenant ceux qui, pour s'accorder des jouissances excessives et parfois même malhonnêtes, consacrent toute la journée du dimanche à courir les grandes routes, ou vont se repaître de spectacles corrompeurs.

Un évêque français écrivait récemment : « Par la profanation du dimanche la France s'est constituée en état de péché mortel. C'est un crime national. Aussi le bras de Dieu est tombé sur nous. Et il nous a châtiés terriblement. Mais ne risquons-nous pas d'encourir de nouveaux châtiments ? Le saint curé d'Ars disait à ses paroissiens quand il les voyait, le dimanche, atteler leurs bêtes et s'en aller travailler aux champs : « Mes amis, il me semble que vous allez charrier vos âmes en enfer ! »

Loin de moi, messieurs, la pensée d'assimiler notre situation à celle des pays complètement rongés par ce chancre. Dieu merci, le dimanche est encore respecté dans notre province, nos églises regorgent de fidèles et la plupart s'abstiennent de tout travail ou négoce.

Mais ce qui était autrefois une règle sacrée, inviolable, souffre maintenant de multiples exceptions. Il suffit d'un léger prétexte pour manquer la messe. Les ouvriers s'habituent au travail qu'on leur impose. Quelques-uns accueillent même avec joie cette nouvelle journée de salaire et vont la demander. Le commerce et les amusements payants, se prévalant de l'exemple donné par la grande industrie,

ouvrent de plus en plus leurs portes. Les foules en profitent. La coutume surtout se généralise de n'accorder au bon Dieu qu'une petite demi-heure et de donner tout le reste de la journée au plaisir.

Bref, il existe une tendance croissante à réduire le précepte du dimanche, à le transgresser pour un rien, à ne plus considérer sa violation comme une chose grave, extraordinaire.

Contre ce courant néfaste les autorités religieuses se sont maintes fois élevées. Et tout un groupe de laïques bien pensants, justement alarmés de ce désordre, s'est organisé pour le faire cesser.

C'est que la violation du précepte dominical est un des pires fléaux qui puissent s'abattre sur une nation. Elle s'attaque à toutes les forces qui sont liées à son maintien.

Elle s'attaque à Dieu. Elle le nie. Ou elle refuse de le reconnaître comme roi, comme souverain Maître. Car c'est un précepte, émané de sa sagesse et qui le concerne directement, que la violation du dimanche foule aux pieds.

Elle s'attaque à l'Église. Les ordonnances ecclésiastiques sont claires. Le catholique qui y manque fait acte d'insubordination et de ré-

volte. Il se dresse contre l'autorité suprême ici-bas et lui dit: *Non serviam!*

Elle s'attaque à la société. Les lois civiles, au moins dans notre pays, reconnaissent et exigent le repos dominical. Pas de société d'ailleurs, forte, unie, prospère, sans ce repos. C'est donc la saper à sa base, c'est en ébranler les assises que de le rejeter.

Elle s'attaque à la famille. Elle lui enlève sa joie, sa lumière, ses douceurs. Elle fait de la maison un foyer sans flamme, sans attrait, sans repos. Elle en disjoint les membres et les disperse aux quatre vents.

Elle s'attaque à l'individu. Elle le ravale au rang des machines, des êtres sans raison. Elle courbe sa tête vers le sol. Elle l'empêche de regarder le ciel et d'y puiser les consolations et les forces dont a besoin son âme ulcérée. Le révolté, l'anarchiste, le bolchéviste, c'est dans l'éloignement de Dieu, c'est dans une vie sans prières, sans repos, sans dimanche, qu'il se forme et s'exaspère.

Voulons-nous épargner, messieurs, à notre patrie bien-aimée, à nos familles, à nos compatriotes, ces maux dont ils sont menacés? Voulons-nous arrêter le bras vengeur de Dieu

qui s'abat impitoyable sur les nations qui lui refusent le tribut dominical ? Voulons-nous empêcher que cette offense charrie, — pour reprendre le mot du curé d'Ars, — les âmes en enfer ? Alors qu'il en est encore temps, réveillons-nous, organisons-nous, agissons !

Mais que faire ? Un double devoir s'impose à nous : devoir individuel et devoir collectif.

Devoir individuel. Il nous faut d'abord, évidemment, donner l'exemple. Notre titre de catholique, de membre de la société Saint-Jean-Baptiste nous oblige à suivre sur ce point, avec la plus stricte exactitude, les prescriptions de l'Église, unique interprète des volontés divines. Or ses chefs ont parlé. Ils ont parlé pour nous, catholiques de la province de Québec. Ils ont condamné le travail auquel se livrent un trop grand nombre, mus par l'appât du gain : travail dans les usines, production et réparation non nécessaires ; travail sur les chemins de fer et sur les quais ; travail de construction. Ils ont condamné ces divertissements, ces excursions mixtes et débraillées, qui transforment trop souvent en jour de péché, le jour de la prière et du repos. Ils ont condamné, dans une lettre toute récente, la fréquentation des théâtres et

des cinémas, déjà défendue, le dimanche, par la loi civile.

Un catholique digne de ce titre, un membre de la société Saint-Jean-Baptiste n'enfreint pas ces prescriptions et ne les laisse pas violer par ceux qui dépendent de lui, enfants ou serviteurs. Autrement, il vaudrait mieux qu'il fasse rayer son nom et qu'il remette ses insignes. C'est deux fois trahir son chef que de le trahir en arborant son uniforme ou son drapeau!

Tel est le premier devoir. Le second, qui est plutôt collectif, concerne la lutte à faire pour empêcher cette profanation du dimanche. Avez-vous remarqué ce passage de la dernière lettre des évêques: « C'est pourquoi, Nos très chers frères, Nous faisons un appel à votre esprit chrétien et à votre foi en l'autre vie. Nous vous prions de veiller avec soin à ce que, dans votre famille et dans votre paroisse, les dimanches et fêtes d'obligation soient religieusement observés par la cessation du travail, par l'assistance aux offices divins, l'audition de la parole de Dieu, la fréquentation des sacrements, la prière et les bonnes œuvres, et aussi par la disparition des amusements qui

offrent un caractère de lucre ou de dissipation inconciliable avec la sainteté de ces jours.

« Ayez à cœur, par votre vigilance et votre exemple, de maintenir le jour du Seigneur en grand honneur parmi nous et de ne permettre à personne de venir le profaner et d'en faire un jour de malédiction. Usez de tous les moyens honnêtes pour faire disparaître, les dimanches et les jours de fêtes, ces œuvres si peu conformes à notre esprit chrétien et à nos traditions nationales, telles que les représentations théâtrales et cinématographiques, et autres organisations entreprises dans un but de lucre. »

C'est une invitation directe, messieurs, à l'action, à l'action énergique et organisée. Or, s'il est un groupe qui doit répondre à cet appel des évêques, ce sont bien nos sociétés nationales. Puisqu'elles sont créées pour veiller sur nos traditions et que le grand fléau qui les menace actuellement, c'est la profanation du dimanche, leur devoir est de diriger contre lui leurs efforts.

Chaque société nationale devrait avoir un comité affilié à la Ligue du Dimanche, qui s'intéresserait dans son milieu, quartier ou paroisse, à l'observation du précepte dominical.

Un triple travail s'offre à ce groupement. Travail de surveillance d'abord pour voir comment la loi est observée; travail de réflexion et de discussion ensuite afin d'aviser aux moyens pratiques d'obtenir une meilleure sanctification; travail d'action enfin pour réaliser le programme qu'on s'est tracé.

Ce dernier travail — le plus long et le plus difficile — peut s'accomplir par le comité seul, par ses interventions auprès des délinquants, auprès des autorités municipales, etc. Il peut aussi exiger, quand le mal est plus profond, plus enraciné, l'aide de groupes extérieurs. Le comité central de la Ligue du Dimanche est toujours heureux d'apporter son appui aux comités paroissiaux qui le réclament, comme il compte aussi sur leur collaboration lorsqu'il s'agit de requêtes, de pétitions, de démarches auprès des gouvernants.

La puissance des méchants, on l'a souvent répété, est faite surtout de la faiblesse des bons, de leur inertie, de leur manque de cohésion. Il faut que cette anomalie disparaisse. L'heure est venue, pour tous ceux qui aiment leur nationalité et veulent lui conserver ses nobles caractéristiques, de se grouper et d'agir. Peu

importe le nombre. C'est l'élite, non la foule, qui gagne les victoires. Vingt hommes bien trempés et bien unis valent plus que des centaines sans vaillance et sans lien. Une société Saint-Jean-Baptiste dans chaque paroisse, dirigée par des chefs énergiques et avertis, reliée par une vaste fédération aux sociétés sœurs, s'élevant au-dessus de l'esprit de parti et combattant sans trêve pour nos traditions religieuses et nationales: quelle force pour notre race!

Puisse ce congrès jeter les bases d'une telle organisation et contribuer ainsi à mettre sur pied une armée d'élite qui fera s'incliner devant elle les drapeaux de la victoire!

IX

Sur les pas de nos saints¹

L'ÉGLISE du Canada, mesdames et messieurs, exulte aujourd'hui.

L'humble chrétienté dont Mgr de Laval posa les premières assises a vécu, certes, des jours glorieux. Plantée dans les souffrances et le sang, elle a vu fleurir, dès ses origines, une élite de chrétiens dont la ferveur rappelait la naissance même du christianisme.

Secouée par l'orage, aux heures sombres de notre changement d'allégeance, elle est restée ferme dans la foi: ni la persécution ouverte, ni de pressantes et insidieuses manœuvres ne purent la détacher de Rome.

Sous l'action vigoureuse de ses chefs, elle a grandi rapidement. Tandis qu'une riche sève spirituelle circulait dans ses membres et s'épanouissait en vertus admirables, la création de nombreux diocèses et vicariats apostoliques

1. Causerie donnée à l'Heure provinciale.

— on en compte actuellement cent trente sortis de la cellule mère de Québec — manifestait à l'extérieur son étonnante vitalité.

Et cependant l'événement que nous commémorons en ce jour jette sur toute l'Église du Canada un lustre qu'elle n'avait pas encore connu.

Aujourd'hui, en effet, pour la première fois, de par l'autorité infaillible du Pontife suprême, des noms canadiens resplendissent au calendrier des saints.

Honneur éclatant, le plus élevé qu'un peuple puisse ambitionner ici-bas.

A la célébration de cet événement l'Heure provinciale a voulu faire participer ses nombreux auditeurs. Nous tenons à en remercier publiquement son distingué directeur.

Les heures du soir, mesdames et messieurs, sont propices aux méditations fécondes. Lorsque les bruits du jour s'apaisent et que l'ombre envahit les foyers, l'âme se recueille plus facilement. Elle discerne mieux alors les vraies valeurs et sent sourdre en elle les énergies sanctifiantes.

Profitons de cette atmosphère bienfaisante. Faisons taire en nous les rumeurs du monde.

Et penchés sur les vies de ces martyrs, essayons de les suivre dans leurs ascensions héroïques.

Ils sont huit, de la Compagnie de Jésus: Jean de Brébeuf, Gabriel Lalemant, Charles Garnier, Noël Chabanel, Antoine Daniel, Isaac Jogues, René Goupil, Jean de la Lande.

Ils viennent tous de France. La plupart sortent de familles distinguées. De longues études ont affiné leur esprit. La discipline religieuse a trempé leur âme. Un haut enseignement les a rendus maîtres dans diverses branches des sciences humaines.

Ils peuvent prétendre à des postes élevés, aspirer à jouer un rôle dans leur pays. Le grand siècle va s'ouvrir. Quelques-uns de leurs frères ont déjà acquis, par leur prédication ou leurs écrits, une juste renommée: Nicolas Caussin, Claude Lingendres, Jean Surin, Pierre Pétau, Le Gaudier, Saint-Jure. Il y a place à côté d'eux, pour ces nouveaux venus, aux registres de la gloire.

Mais l'amour divin fait entendre ses droits. Naguère, en pleine jeunesse, ils lui ont tout sacrifié: parents, plaisirs, avenir. Ils ne s'appartiennent plus. Le Christ est leur maître absolu. Or des terres lointaines réclament sa parole.

Seuls des cœurs intrépides sont capables d'une telle ambassade. Ils iront.

Ont-ils bien réfléchi cependant dans quelle tragique aventure ils s'engagent ? Savent-ils ce qui les attend, eux hommes cultivés, par delà cet océan mystérieux ? Peuple barbare, mœurs grossières, climat d'une grande rudesse, langue difficilement maîtrisable : c'est toute une vie de sacrifices, une immolation perpétuelle, le martyre sanglant peut-être...

Ah ! vive Dieu ! voilà précisément ce qui les attire, l'aimant puissant dont leur âme subit l'attrait. Leur divin Maître n'a-t-il pas été crucifié ? Et ne connaissent-ils pas l'incomparable valeur de la souffrance ?

« Il faut, ô mon Jésus, écrivait Gabriel Lalemant, que votre royaume soit étendu par toutes les nations du monde et que je consume ma vie pour retirer des mains de Satan ces pauvres âmes qui ont coûté votre sang. »

Un autre : « C'est Jésus seul et sa croix qu'on doit chercher courant après ces peuples. »

Et ils partent, débordants de joie, considérés par leurs frères comme des privilégiés.

Voyage pénible, qui dure jusqu'à quatre mois pour plusieurs, sur de frêles navires livrés à la

fureur des flots, exposés même au naufrage que quelques-uns subissent.

Mais enfin voici la terre d'élection! Ah! si la souffrance les attirait, ils ne seront pas déçus.

Comment décrire cette existence toute tissée de misères morales et physiques. Pas une heure, pas une minute même, dans ces longues journées, qui ne soit marquée de quelque supplice: la faim, le froid, les courses, la nourriture dégoûtante, l'isolement de l'esprit et du cœur, les difficultés inouïes de la langue, les mœurs abjectes des sauvages, le séjour dans ces cabanes d'écorce, constamment enfumées, grouillantes de gens et de chiens, envahies par la vermine, « repaire, écrit Brébeuf, d'écœurante puanteur, petite image de l'enfer ».

Encore si une telle vie portait ses fruits, si les âmes s'ouvraient à l'enseignement divin. Mais la plupart restent fermées, hostiles même. Et les pauvres missionnaires ne recueilleront, pendant plusieurs années, qu'insultes, railleries, mauvais traitements.

Vont-ils regretter leur audacieuse entreprise? Loin de là. Ils savent que malgré les apparences ils ne travaillent pas en vain, que la

grâce de Dieu finira par amollir ces cœurs endurcis, qu'à vivre ainsi d'ailleurs sur les traces du Christ, par amour pour lui, c'est faire œuvre méritoire.

« Quel contentement, écrit le P. de Brébeuf, d'aller par ces sauts et de gravir sur les roches, à celui qui a devant les yeux cet aimable Sauveur harassé de tourments et montant le Calvaire chargé de sa croix... Quelle consolation de se voir abandonné par les sauvages, languir de maladie ou mourir de faim dans les bois et de pouvoir dire: Mon Dieu, c'est pour faire votre sainte volonté que je suis réduit au point où vous me voyez. »

Mais la fécondité de leur ministère exigeait un nouveau sacrifice, une ressemblance plus étroite encore avec leur Maître. *Sanguis Martyrum, semen christianorum*. Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

Et un à un ils vont tomber, sous les coups meurtriers, dans le sillon que leur zèle a creusé.

De cette hécatombe sanglante, un des plus glorieux chapitres de l'histoire de l'Église, détachons un feuillet: le supplice des Pères de Brébeuf et Lalemant. Un historien vient d'en esquisser les grands traits. Suivons-le.

Arrêtées ensemble, les deux victimes seront torturées séparément. C'est au plus robuste, le P. de Brébeuf, que s'attaquent d'abord les Iroquois. Lié à un poteau, des alènes rougies au feu, des charbons embrasés sont promenés dans ses chairs. Puis on lui fend la bouche jusqu'aux oreilles, on lui coupe les lèvres et le nez, on verse de l'eau bouillante sur ses plaies. Il ne pousse pas un seul cri. Insensible, disent les *Relations*, comme un rocher. Alors ses bourreaux lui mettent un collier de haches incandescentes, ils lui enlèvent la peau de la tête et la remplacent par des braises ardentes, ils lui entourent les reins d'une ceinture résineuse qu'ils allument. Voilà trois heures que dure le supplice et le P. de Brébeuf est toujours debout. Impatient d'en finir, un Iroquois lui fend la poitrine et lui arrache le cœur.

Au tour maintenant du P. Lalemant. Dans l'espoir de le faire céder, on le traîne tout enveloppé d'écorce inflammable jusqu'au gibet où son compagnon agonise. A sa vue, le jeune religieux frémit un instant. Mais la grâce le soulève. « Mon Père, s'écrie-t-il, voilà que nous sommes donnés en spectacle au monde,

aux anges et aux hommes. » Et il tombe, pour les baiser, sur les pieds du martyr.

On met alors le feu aux écorces qui laissent sur tout son corps leur vaste brûlure et on le baptise ironiquement d'eau bouillante. Alènes et charbons lui sont ensuite appliqués. Puis, au fond d'entailles pratiquées jusqu'à chacun des fémurs, on fait glisser le tranchant d'une hache rougie au feu. Toute la nuit suivante, le P. Lalemant est abandonné à la libre cruauté des enfants. Reconduit le matin à son poteau fatal, il n'est plus qu'une plaie des pieds à la tête; son œil gauche est carbonisé. Il embrasse à genoux le bois où on va l'attacher. Et les tortures de la veille recommencent. Au bout de dix-sept heures, un coup de hache lui fracasse la tête.

Ainsi moururent ces deux vaillants athlètes. Ainsi tombèrent un à un leurs compagnons que l'Église vient d'élever sur les autels.

Ils étaient tous les huit, mesdames et messieurs, de notre sang. Et c'est une leçon de légitime fierté qui se dégage d'abord pour nous de ces vies héroïques. Une race qui peut

se réclamer de tels hommes n'a rien à envier aux plus nobles. Elle a le droit, disons mieux, le devoir de se développer dans le sens de ses origines, de garder fièrement son idéal ancestral, de le préserver de tout alliage, de tout apport étranger. Sachons donc demeurer nous-mêmes, respectueux certes des coutumes des autres, mais avant tout fidèles aux nôtres, à la langue, aux traditions, aux mœurs, au sol qui constituent notre patrimoine ethnique.

Ces martyrs furent aussi nos pères dans la foi. C'est à leurs sacrifices que nous devons d'habiter un pays chrétien, d'être nés catholiques, de pouvoir pratiquer librement notre religion. Attachement à nos croyances : telle est la deuxième leçon que nous prêche leur vie. « On me brisera, disait Brébeuf, plutôt que de me faire violer une seule de mes règles. » Tout souffrir, devrions-nous être capables de dire, plutôt que d'abandonner un seul point de la doctrine enseignée par l'Église romaine. Attachement pratique qui ne reste pas dans les hauteurs de l'esprit, mais sait descendre dans le détail des actions, plie sa volonté aux règles de la foi, ajoute sa conduite aux directives de l'Église.

Ces martyrs enfin sont nos modèles. Quels hommes de devoir à l'inflexible énergie! Appliqués par leurs supérieurs à des tâches surhumaines, ils s'y adonnent sans crainte et sans faiblesse. La mort seule les relèvera de leur héroïque faction. Une telle vaillance emporte l'admiration de leurs plus farouches adversaires. A la mort de Brébeuf et de Lalemant, on verra leurs propres bourreaux saisir leurs cœurs et s'en nourrir dans l'espoir de s'incorporer leurs mâles vertus.

Ultime leçon: la fidélité au devoir quotidien. La vie d'un catholique devrait être une constante prédication, la propre preuve de sa foi. « Le chrétien, a écrit Paul Claudel, est quelqu'un qui sait ce qu'il fait et où il va, au milieu de gens qui, pires que des bêtes brutes, ne savent plus la différence entre le bien et le mal, entre le oui et le non. » Et Sa Sainteté Pie XI: « Tel doit être le saint orgueil des hommes catholiques d'être toujours les plus distingués, les meilleurs de tous en n'importe quelle manifestation de l'activité humaine. »

Droiture, probité, conscience professionnelle, souci désintéressé du bien public, un catholique, où qu'il soit et quoi qu'il fasse, devrait

pouvoir être reconnu entre tous à ces marques vivantes, à ces enseignes de sa foi.

En cette grande semaine consacrée à l'œuvre apostolique des missions, puisse, mesdames et messieurs, l'exemple de nos martyrs stimuler notre zèle pour la conversion de tant de peuples encore païens; puisse-t-il en même temps nous entraîner à être missionnaires dans notre propre pays par le rayonnement de nos vies: missionnaires d'abord auprès les uns des autres, puis auprès de nos frères séparés pour qui le spectacle d'une existence probe, droite, sincèrement religieuse constitue la plus puissante des apologétiques.

X

Une œuvre nationale¹

J'AI l'honneur et le plaisir, messieurs, d'ouvrir ce matin, au nom du Comité des Œuvres catholiques, le Congrès national de Colonisation.

Nous aurions voulu commencer ces assises au pied de l'autel, en participant ensemble au saint sacrifice de la messe. Les circonstances ne l'ont pas permis.

Mais la prière que nous venons de faire témoigne de notre esprit de foi. Elle met le sceau divin sur nos délibérations. Puisse-t-elle les inspirer et les rendre fécondes!

Mon premier devoir est de remercier et ceux qui ont travaillé à l'organisation de ce congrès et ceux dont la présence ici ce matin en assure le succès. Il en est qui viennent de loin: des provinces maritimes, de l'Ontario, de l'Ouest. Qu'ils soient tout particulièrement les bienvenus!

1. Discours d'ouverture au Congrès national de Colonisation, organisé à Montréal par le Comité des Œuvres catholiques.

Je salue aussi spécialement les représentants des autorités religieuses et civiles. Leur concours nous apporte un précieux réconfort, persuadés que nous sommes de son absolue nécessité. Sans l'Église et sans l'État, en effet, l'œuvre vitale qui nous rassemble aujourd'hui ne peut que languir et végéter; avec leur aide elle prospérera et donnera d'abondants fruits.

Ai-je besoin, messieurs, d'insister sur l'opportunité de cette réunion et les résultats heureux que nous en attendons ?

Dans les pays à régime démocratique l'opinion est la reine du jour. C'est elle qu'il faut conquérir aux idées saines, intéresser à leur réalisation, tenir en haleine jusqu'à ce qu'elles aboutissent.

Or les congrès sont une des premières étapes dans cette conquête de l'opinion. Ils groupent des hommes de bonne volonté, venus de milieux divers et désireux de collaborer à une œuvre commune. Les rapports qu'ils entendent, les délibérations auxquelles ils participent, les résolutions qu'ils prennent éclairent leur esprit

et stimulent leurs énergies. Ils travailleront dorénavant au succès de la même cause, non plus en isolés, sans plan, à l'aveugle, mais d'après un programme clair, des directives nettes, appuyés les uns sur les autres et se sentant forts de cette coordination qui les lie et centuple leur action.

L'influence immédiate de ces assises ne se limite pas d'ailleurs aux assistants. Elle atteint directement, par la presse, ceux qui en sont absents. Les journaux annoncent la tenue du congrès, rapportent ses délibérations, commentent ses conclusions.

Et ainsi le lecteur le plus indifférent au sujet traité ne peut l'ignorer. Il remarque au moins les titres. Et malgré lui il apprend qu'il y a là un problème important dont s'occupent des hommes sérieux.

C'est une semence jetée dans son esprit. Le jour où commencera la campagne décidée, où les apôtres sortis du congrès en saisiront l'opinion, celle-ci sera déjà préparée à les entendre, à subir leur influence.

Or, messieurs, s'il est actuellement une question vitale à laquelle — de l'aveu des meilleurs juges — l'avenir de notre nationalité est atta-

ché, et qui doit par conséquent s'imposer au public, c'est bien la colonisation.

Ce n'est pas une question nouvelle.

En fait, notre situation dans ce pays nous lie à elle. La position que la Providence nous a créée, le rôle qu'elle nous a confié, font de nous, essentiellement, des dépendants, des tributaires de la colonisation.

Petit groupe jeté sans défense sur cet immense territoire, gouverné par des hommes qui n'ont ni nos traditions, ni notre langue, ni nos croyances, entouré d'éléments ethniques indifférents sinon hostiles à tout ce qui nous est cher, nous n'avons qu'un moyen, avec la foi en Dieu, de survivre et de rayonner: celui de fortifier notre nationalité et d'étendre sur un espace aussi vaste que possible ses vaillantes recrues.

Ainsi, notre force numérique augmentant, le nombre de nos représentants dans les conseils de la nation croîtra en proportion et, du même coup, grandira notre influence.

Mais ce moyen comporte deux facteurs: la natalité et la colonisation. Car, quand bien même nos familles seraient nombreuses, si elles étouffent sur un territoire trop restreint, lasses

de leur misère, elles finiront par l'abandonner pour aller chercher ailleurs, fût-ce en pays étranger, une vie qu'elles rêvent moins âpre.

N'est-ce pas un peu l'histoire du peuple canadien-français dans ces dernières décades ? L'exode de nos campagnes vers les villes et surtout les États-Unis — chancre qui nous ronge et menace notre propre existence — a pris depuis cinquante ans des proportions alarmantes.

D'autres — je ne veux pas empiéter sur leur terrain — vous donneront des statistiques récentes: la vaste étendue de notre province et quelle petite partie seulement nous habitons..., combien des nôtres vivent actuellement de l'autre côté de la frontière..., combien y ont émigré..., combien y sont nés..., combien ne parlent plus notre langue...

En 1908, le P. Martineau, s. J., écrivait: « De 1871 à 1901, la province a perdu environ 631,662 de ses enfants... Je sais bien que tous ne sont pas établis hors du Canada; mettons qu'il y en ait 200,000 qui sont allés dans l'Ontario ou au Nord-Ouest, nous aurions encore le chiffre énorme de 430,000 des nôtres

qui sont allés accroître la population et la richesse de nos voisins les Américains, depuis trente ans.

« C'est donc 430 paroisses de 1,000 âmes chacune que nous aurions pu fonder dans cet intervalle; 430 paroisses! assez pour constituer quatre ou cinq autres diocèses. Si les trois millions de Canadiens-Français issus des 60,000 environ qui formaient la nation canadienne en 1760, étaient, sinon tous dans la province de Québec, au moins dans la Puissance du Canada, ne serions-nous pas incomparablement plus forts pour défendre et réclamer les droits de notre langue et de notre foi, et pour protéger les groupes plus faibles de nos nationaux noyés au milieu de races souvent hostiles à la nôtre ? »

Ces lignes datent de vingt-cinq ans.

Le problème, on le voit, n'est pas neuf. Il s'est constamment posé devant nos hommes d'État et nos chefs ecclésiastiques. Ceux qui se penchent sur notre passé le retrouvent dans leurs préoccupations.

L'auteur de la récente biographie de Sir Wilfrid Laurier rappelle que son dernier discours au Parlement de Québec fut pour déplorer cet exode des nôtres vers les États-Unis.

Et la vie de Mgr Bourget nous montre le grand et saint évêque hanté pour ainsi dire par cette idée de la colonisation, tant elle lui paraissait importante, liée à notre propre survivance, conditionnant notre rôle providentiel. Le prélat multiplie ses appels. Il écrit le 17 juin 1848: « Pourquoi n'exploiterions-nous pas comme eux (les Américains) nos richesses territoriales ? Pourquoi ne demeurerions-nous pas ensemble dans le sein de notre heureuse patrie puisqu'il y a encore place pour des millions d'habitants ? Pourquoi nous séparerions-nous pour aller errer sur une terre étrangère, pendant qu'il y a pour nous (ici) des frères bien unis et tant de bonheur à vivre ensemble ? *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Pour opérer tant de bien, encourageons l'Association des établissements canadiens des *Townships* et mettons-la en état de remplir sa sublime mission. »

En 1850 les évêques de la province de Québec, dans une lettre pastorale collective adressée au clergé et aux fidèles, reprenaient le même thème. Après avoir déploré la perte de « milliers de compatriotes qui gémissent sur la terre étrangère où ils allaient chercher for-

tune », ils ajoutent: « Cependant des milliers d'acres d'excellente terre, près de vos portes, n'attendent que des bras forts et vigoureux pour se dépouiller des antiques forêts qui les ombragent et pour récompenser au centuple la main industrieuse qui les voudra cultiver. Il importe donc de diriger de ce côté-là ceux de nos frères qui seraient tentés d'émigrer et de les retenir ainsi dans le sein de notre patrie, assez vaste et assez riche pour renfermer, nourrir une population beaucoup plus nombreuse. »

Hélas, si ces sages paroles obtinrent d'assez bons résultats immédiats, des circonstances adverses poussèrent de nouveau, quelques années plus tard, un grand nombre de nos compatriotes à prendre le chemin des États-Unis.

Aujourd'hui le problème se pose plus aigu. Aux motifs d'ordre national s'ajoutent les considérations économiques. Une crise profonde sévit partout. Le chômage bat les villes. Même dans les campagnes la situation est devenue précaire. Forcément on se tourne vers les terres neuves, vers ces vastes espaces encore incultes qui offrent aux âmes vaillantes leurs richesses matérielles et morales.

Le devoir de tous les hommes de cœur n'est-il pas de profiter de ces circonstances pour imprimer au mouvement de la colonisation un vigoureux et décisif élan, pour en faire, une bonne fois, une œuvre vraiment nationale, plus importante que le développement de l'industrie, la confection de ponts, de routes et de canaux, et même le progrès des arts et des lettres ?

Or pour cela, messieurs, il faut se convaincre de deux choses :

1° Il est nécessaire d'aider — intellectuelle-
ment et matériellement — le colon.

2° Cette aide doit venir d'une triple collaboration.

Il est nécessaire d'aider le colon. Intellectuellement d'abord. J'entends : le former, lui donner une âme de pionnier, lui faire comprendre la portée et la grandeur du rôle auquel il est appelé.

N'est-ce pas ainsi qu'ont procédé nos vrais colonisateurs : l'abbé Hébert lorsqu'il entraînait les hommes de la Baie-Saint-Paul et de Kamouraska vers les solitudes mystérieuses du Lac-Saint-Jean, Mgr Labelle jetant au cœur des Laurentides les bases de notre royaume du

Nord, l'abbé Bilodeau qui établissait, l'an dernier, dans les plaines du Témiscouata la petite colonie dont il va nous raconter bientôt l'émouvante épopée ?

Si cet esprit de conquête et d'abnégation leur fait défaut, combien parmi ceux que la misère chasse de la campagne auront le courage de préférer le rude sentier de la forêt aux routes attrayantes de la ville ? Combien, surtout, établis en pays de colonisation, pourront supporter les difficultés inévitables des premiers mois : l'âpreté du climat, la rudesse du travail, les souffrances de l'isolement ?

Éducation de l'homme, éducation de la femme aussi. Sans une compagne courageuse, pas de vrais colons, pas de fondations stables, pas de ces demeures chaudes et vivantes où l'affection de l'époux et des enfants panse les blessures de la vie et fait aimer la besogne ingrate ; pas de ces groupements qui s'enracinent peu à peu au sol conquis et font monter bientôt dans le ciel le fier clocher de nos paroisses canadiennes.

L'œuvre que nos dévoués missionnaires colonisateurs poursuivent inlassablement par la parole et la plume ne saurait être trop louée.

Leur organe, *la Voix nationale*, dont les soixante mille exemplaires se répandent chaque mois dans nos foyers, se voue à cette éducation nécessaire. Mais la tâche requiert d'autres concours. Il faut la coopération de l'école, des associations, des autorités sociales. Entre toutes, l'Union catholique des Cultivateurs, par son journal, ses cercles, ses congrès, peut jouer ici un rôle de première importance.

Aide intellectuelle, aide matérielle aussi. L'établissement sur une terre représente des frais assez élevés, depuis le trajet, presque toujours long et donc dispendieux, jusqu'à la subsistance durant les premiers mois de défrichement, improductifs en soi.

Or le colon, garçon ou homme marié, est habituellement sans ressources pécuniaires. Il faut d'une façon ou d'une autre se charger de ses dépenses. Disons-le aussitôt, puisque l'occasion s'en présente: vouloir faire de la colonisation sans y mettre la somme et une somme assez rondelette, c'est une pure utopie, pour ne pas employer un terme plus sévère. L'œuvre exige un gros budget. L'accepter ainsi s'impose. Sinon, n'en parlons plus et occupons-nous d'autre chose!

Mais ce sont des déboursés qui rapportent, qui se traduisent — mieux qu'en rentes matérielles, — par un accroissement de notre capital humain, qui tendent à multiplier nos familles, à faire surgir de nombreuses paroisses, à créer de nouveaux diocèses, bref, à assurer la survivance et l'expansion de notre nationalité. L'œuvre n'en vaut-elle pas la peine ?

Cette aide, avons-nous dit, doit venir d'une triple collaboration: l'Église, l'État, les associations.

Je n'ai pas à m'étendre sur ces différents facteurs. Les rapports suivants indiqueront leur rôle respectif.

M. le notaire Langevin, un fervent de la colonisation, nous parlera des sociétés qui peuvent s'y intéresser. Les sociétés, ce sont des individus groupés. Voilà pourquoi ceux-ci ne figurent pas à notre programme. Nous les considérons comme enrôlés dans des associations où leurs efforts seront, de ce fait, plus efficaces.

Car chaque citoyen a des devoirs à remplir au service de cette cause. Et celui qui ne pourrait s'en acquitter collectivement devrait le faire individuellement, par souscription ou travail personnel. Le P. Martineau avait éla-

boré un vaste projet de société coopérative à base paroissiale. Il est à souhaiter que cette initiative opportune soit reprise et menée à bonne fin.

A l'État revient une large part de coopération. M. le député Authier, dont le zèle colonisateur et le franc parler nous sont bien connus, vous exposera le rôle des gouvernants. Il ne faut ni l'exagérer ni l'amoindrir. L'État ne peut tout faire. Avoir recours à lui pour tout et en tout temps, c'est à la fois une faute économique et une faute sociale.

Pie XI dans son Encyclique *Quadragesimo anno* condamne cette tendance. « L'objet naturel, écrit-il, de toute intervention en matière sociale est d'aider les membres du corps social, et non pas de les détruire ni de les absorber. Que l'autorité publique abandonne donc aux groupements de rang inférieur le soin des affaires de moindre importance où se disperserait à l'excès son effort; elle pourra dès lors assurer plus librement, plus puissamment, plus efficacement les fonctions qui n'appartiennent qu'à elle, parce qu'elle seule peut les remplir : diriger, surveiller, stimuler, contenir selon que le comportent les circonstances ou l'exige la nécessité. »

Par ailleurs, il est des domaines où, à cause des circonstances, doit s'exercer de façon prééminente l'action de l'État.

La colonisation en est un. Car les éléments dont elle relève, à commencer par le sol, dépendent pour une grande partie de l'autorité publique. Les fortes sommes, en outre, qui sont nécessaires, ne peuvent être fournies par des groupements inférieurs. C'est à l'État, par ses revenus ou des taxes spéciales, d'apporter la grosse part.

Ceci fait, qu'il confie à des organismes particuliers la tâche de recruter les colons, de veiller à leurs besoins, de les soutenir, de les ravitailler, rien en cela que de naturel et d'excellent.

Reste l'Église. Aucun rapporteur n'a été invité à traiter spécialement de son rôle. N'est-ce pas parce qu'elle le remplit de façon satisfaisante ? Évêques, prêtres, religieux ont toujours accordé à la colonisation une attention spéciale. Ils n'ont rien épargné pour son succès. Nous avons rappelé plus haut les lettres de Mgr Bourget et de l'épiscopat de la province. C'est grâce à eux que les Cantons de l'Est ont été colonisés.

Et lorsque nous avons voulu donner quelque exemple de l'esprit dont les colons devraient être animés, c'est l'œuvre éducatrice des missionnaires colonisateurs qui s'est présentée à nos yeux, c'est à des groupes organisés par des prêtres, les Hébert, les Labelle, les Bilodeau, que nous avons dû nous reporter.

D'ailleurs l'approbation et les bénédictions accordées à ce congrès par l'épiscopat, le bienveillant patronage dont Son Excellence Mgr l'archevêque de Montréal a bien voulu l'honorer, montrent clairement ce que les chefs de l'Église canadienne pensent de la colonisation, ce qu'ils attendent de leur clergé pour contribuer à ses progrès.

* * *

Il ne nous reste plus, messieurs, qu'à nous mettre à l'œuvre.

Congrès d'étude, orienté vers un but pratique, ces réunions n'excluent pas un libre échange de vues. Elles l'appellent, au contraire, elles le sollicitent. Aussi, les rapports de chaque séance terminés, il sera loisible aux assistants de demander des éclaircissements opportuns, de faire préciser tel et tel point,

d'émettre même des opinions — s'ils s'y croient autorisés — opposées à celles des rapporteurs.

Nous ne leur demandons que deux choses : que cet échange de vues soit cordial et qu'il s'inspire uniquement de notre intérêt national.

Représentants de classes diverses, de régions différentes, d'associations variées, peut-être même de partis politiques adverses, un lien plus fort que toutes ces attaches secondaires doit nous unir et nous guider : l'amour de notre nationalité, le désir très vif d'assurer sa survivance, d'accroître même son expansion afin qu'elle puisse mieux accomplir sur cette terre où elle traça les premiers sillons, le rôle vital auquel l'appellent ses nobles origines.

Table des matières

I. — Le journal catholique.....	7
II. — Le syndicalisme confessionnel.....	17
III. — La formation d'une élite.....	33
IV. — Contre le protestantisme envahissant....	42
V. — Vers un équipement social.....	57
VI. — Pour le recrutement sacerdotal.....	97
VII. — Notre dévotion mariale.....	119
VIII. — Le précepte du dimanche.....	136
IX. — Sur les pas de nos saints.....	148
X. — Une œuvre nationale.....	159







Quelques ouvrages
du R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

- Les Forteresses du catholicisme.** —
 Monographies des maisons de re-
 traites fermées au Canada. 189
 pages..... 75 sous
- Les Syndicats catholiques.** — Une
 digue contre le bolchevisme. 84
 pages..... 35 sous
- Le Devoir professionnel.** — Ce que
 le catholicisme exige de chacun dans
 la profession qu'il exerce. 123 pages. 50 sous
- Pour Persévérer.** — Programme de vie
 chrétienne à suivre au sortir de re-
 traite. 185 pages..... 50 sous
- L'Apostolat laïque.** — Nécessité et
 modes divers d'apostolat à notre
 époque. 64 pages..... 25 sous
- Esquisses sociales.** — Figures sociales.
 Œuvres sociales. Questions sociales.
 233 pages..... \$1.00
- La Restauration de l'Ordre social.**
 — Exposé et commentaire des en-
 cycliques *Rerum novarum* et *Qua-*
dragesimo anno. 106 pages..... 25 sous